

DE CHACUN SELON SES MOYENS A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

# LE COMBAT SYNDICALISTE A.I.T.

## C.N.T.

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

NOUVELLE SERIE

« Tout pouvoir politique, quelles que soient son origine et sa forme, tend nécessairement au despotisme. »

Michel BAKOUNINE

NUMERO 369  
30 SEPTEMBRE 1965  
0,50 F. LE NUMERO  
37<sup>e</sup> ANNEE

## Guerre et révolution

Le sieur Tixier-Vignancourt s'est rendu à Saigon afin de déterminer, selon ses propres termes, l'« agresseur » dans le conflit vietnamien. Il aurait pu se rendre également à la frontière indo-pakistanaise pour y constater que les combats qui s'y déroulent mettent aux prises des blindés américains... et d'autres blindés américains.

Etats-Unis aussi bien que du bloc soviétique. La coexistence pacifique ne signifie rien d'autre. Il s'agit d'un côté comme de l'autre, d'écouler une production militaire sans laquelle un système économique fondé sur les profits ne saurait survivre. Si cette production d'armements ne venait compenser le chômage résultant de l'automatisme, le capitalisme se verrait dans l'obligation soit de réduire considérablement les horaires de travail et de distribuer une surproduction de denrées utiles, soit d'entretenir une armée de chômeurs qui constituerait une menace constante d'insurrection à caractère social.

Aussi s'agit-il d'une question de vie ou de mort pour la finance internationale que d'entretenir le plus long

temps possible ce genre de conflits entre des belligérants dont le potentiel militaire se construit par les achats effectués auprès des grandes puissances industrielles.

On peut considérer qu'il existe une entente tacite entre le bloc des Etats-Unis et le bloc soviétique dont les échanges de matières premières sont l'un des aspects et dont la non-intervention directe dans les conflits localisés est un autre aspect non moins important. Prendre toutes les précautions nécessaires pour qu'une guerre généralisée n'éclate pas tout en assurant l'écoulement de la production militaire, conclure un certain nombre de traités commerciaux afin d'assurer de chaque côté la sauvegarde des profits, voilà toute la coexistence pacifique. Il s'agit en dernier lieu d'une collaboration de classe sur le plan international.

C'est d'ailleurs la conséquence fatale de l'échec de la révolution soviétique. Construire le socialisme en vase clos, à l'intérieur de frontières économiques et politiques, l'enserrer dans un nationalisme incompatible avec la solidarité prolétarienne internationale, fut une gageure et demeura un mythe dangereux. On ne construit pas une société nouvelle dans un contexte ancien. On n'impose pas le socialisme.

La prochaine révolution aura un caractère international ou elle ne sera qu'un sursaut sans lendemain. L'expérience de la révolution espagnole a montré que l'initiative des travailleurs ne peut triompher si les prolétaires des nations capitalistes ne se soulèvent pas pour faire obstacle à l'internationalisme des exploitateurs.

Les révolutionnaires de tous pays doivent s'organiser au sein d'une véritable Association Internationale des Travailleurs, refaire l'action « politique » qui s'appuie sur le nationalisme et préparer les structures qui pourront leur permettre de prendre en mains les moyens de production et de consommation et, le cas échéant, par la grève générale insurrectionnelle, empêcher la coalition capitaliste d'écraser la Révolution Sociale comme ce fut le cas à Saint-Domingue et comme ce sera le cas demain si la péninsule Ibérique secoue le joug de la dictature fasciste.

Vive la solidarité prolétarienne internationale !  
Vive le syndicalisme révolutionnaire !

Sébastien FAURE

## Révolution sociale et révolution politique

« Nous nions que le suffrage universel soit même un instrument dont le peuple puisse se servir pour conquérir la justice ou l'égalité économique et sociale; puisque le suffrage universel, exercé au milieu de la dépendance et de l'ignorance populaires, produira nécessairement et toujours un vote contraire aux intérêts du peuple... »

Partant de là, nous affirmons que les soi-disants démocrates socialistes qui s'efforcent de persuader le peuple qu'il doit conquérir avant tout le pouvoir politique, en disant que la liberté politique est la condition préalable à l'émancipation économique, sont ou bien eux-mêmes les victimes d'une erreur funeste, ou bien des trompeurs du peuple. Ignorent-ils réellement, ou font-ils semblant



Michel BAKOUNINE

d'ignorer, que cette liberté politique préalable — c'est-à-dire existant nécessairement en dehors de l'égalité économique et sociale, puisqu'elle ne peut précéder cette dernière — sera essentiellement une liberté bourgeoise, c'est-à-dire fondée sur l'esclavage économique du peuple, et par conséquent incapable de produire son contraire et de créer cette égalité économique et sociale qui implique la destruction de la liberté exclusive des bourgeois ?

... Il n'y a point aujourd'hui de près ennemis du peuple que ceux qui cherchent à le détourner de la révolution sociale, la seule qui puisse lui donner et la liberté réelle, et la justice et le bien-être, pour l'entraîner de nouveau dans les expériences décevantes de ces réformes ou de ces révolutions exclusivement politiques, dont il a toujours été l'instrument, la victime et la dupe... »

Michel BAKOUNINE

## Modernisme et réalités

Bien que « le Français moyen » soit actuellement très pris par la récente ouverture de la campagne électorale, campagne particulièrement bien préparée par tous les grands quotidiens, il n'en reste pas moins des problèmes de fond à résoudre. Dans ce domaine, la production et la distribution occupent une place de choix.

Sur le plan de la production, on vient de nous annoncer officiellement que certaines mesures d'encouragement devraient permettre une relance très sensible. Bien entendu, ces mesures d'encouragement sont strictement réservées à certaines branches industrielles, de l'économie et sous certaines conditions; pas question d'encouragement au secteur agricole et tout particulièrement aux producteurs de betteraves sucrières qui se voient menacés, si leur récolte est trop abondante, de réduire leur culture betteravière de 50 %.

Bien sûr c'est là un problème qui ne doit pas préoccuper le travailleur outre mesure, puisqu'il concerne plus particulièrement le patronat; aussi nous n'entrerons pas dans les détails, bien qu'il nous semble opportun de souligner le malaise qui règne sur la production.

La distribution ne se porte pas mieux et là aussi le gouvernement pense mettre en application certaine réglementation qui viserait non seulement à plafonner les marges du commerce mais à plafonner également le prix maximum au détail; l'expérience doit, paraît-il, être faite sur les appareils de radio et similaires.

Or, parallèlement à tout ce « modernisme », et prenant pied sur certains aspects du V<sup>e</sup> Plan, l'éditorialiste des Echos du 22 septembre 1965, rappelle que : « S'attaquer aux structures de la distribution n'a de sens constructif que si, au préalable, se trouvent reconstruits les structures de l'appareil de production. »

Nous précisons que les Echos sont le quotidien de l'économie (1) afin que nos lecteurs ne s'engagent pas trop dans la pensée de l'auteur de ce paragraphe mais il reste tout de même matière à réflexion.

Dans la réalité des faits, il existe des preuves irréfutables qui plaident en faveur de la coordination des efforts et des connaissances. Le capitalisme se voit de plus en plus contraint au regroupement des entreprises engagées dans une même production, ce qui donne des résultats très positifs mais absolument opposés au système capitaliste lui-même, dans la mesure où la productivité appliquée entraîne une surproduction que l'Etat

devra ensuite limiter pour maintenir ce qu'il appelle « la balance commerciale ». Cette « balance commerciale » que nous devrions dénommer logiquement « soupape » de maintien des privilèges, est, heureusement, bien souvent à l'origine des dissensions qui existent entre les différentes catégories de capitalistes et plus particulièrement entre petits commerçants ou artisans et grands trusts et conglomérats. Mais, encore une fois, les travailleurs n'ont que faire des privilèges du capitalisme et s'il est vrai que les structures de l'appareil de production sont à réviser, nous ne pouvons faire aucun chemin avec le patronat dans le cadre de cette révision, pas plus que dans celles de l'appareil de distribution. Le progrès de la science et de la technique exige

un autre modernisme que celui qui nous est offert par le capitalisme (que celui-ci soit privé ou d'Etat).

Il appartient donc aux travailleurs de se préparer et de préparer un climat favorable à une vie moderne et rationnelle fondée sur l'abolition du capitalisme de toutes nuances, et la disparition de toutes les contradictions qui le caractérisent.

Mais il faut au préalable redonner au syndicat sa vie et son rôle de mouvement révolutionnaire qui, comme le préconisait la Charte d'Amiens, après avoir été un groupement de résistance, doit se transformer en organisme de production et de réparation, base de réorganisation sociale.

J. SORIANO

(1) Il s'agit d'économie capitaliste.

## DE LA MORALITE DU SYSTEME MERCANTILE

Nous avons vu comment le système d'échange mercantile est la cause profonde du désordre dans lequel nous vivons. Il est le générateur de conflits sans nombre, de crises, de misère dans l'abondance et de guerres.

Pour ceux qui ne jugent les choses que du point de vue moral, nous dirons que le système mercantile est immoral, il renferme en lui tous les vices humains, il nourrit tous les mauvais penchants.

En tout acte d'échange de marchandises, soit que l'échange s'effectue directement, soit qu'il se réalise par l'intermédiaire d'une monnaie, il y a, généralement, une idée de gain, de profit, de spéculation.

L'acte mercantile comporte en lui l'intention malhonnête de profiter des besoins d'autrui.

On profite du besoin de quelqu'un pour lui soutirer tout ce qu'il est possible.

Peu importe que l'acte d'échange mercantile soit volontaire, « libre » ou dirigé, réglementé; s'il est volontaire, il répond exactement à la définition donnée plus haut; s'il est réglementé, selon les modalités imposées par un tiers, le contractant est doublement victime du système.

En effet, dans le deuxième cas, il doit commencer par donner satisfaction à celui avec qui il traite et en plus il doit satisfaire les intérêts du tiers qui impose sa volonté aux modalités de l'échange.

Entendons-nous bien. Le fait d'échanger des objets n'est point répréhensible. Ce qui est immoral et antisocial c'est le fait d'exiger d'une personne une quantité déterminée, soit de marchandises, soit de services en contrepartie d'une quantité d'objets dont il a besoin.

On dit que dans un acte d'achat et de vente, chaque contractant trouve son compte en abandonnant la chose dont il n'a aucun besoin contre une autre dont il a besoin, de sorte que, en considérant les deux choses échangées, comme étant d'égal valeur, il s'ensuit que la chose que chacun doit acquiescer pour lui plus de valeur que celle qu'il abandonne. D'où il résulte que la valeur d'une chose n'est point en rapport avec une autre chose, mais en rapport avec les besoins et les possibilités de ceux qui désirent l'acquiescer.

Sur le sol indien, n'existe-t-il pas assez d'injustice et de pauvreté ? Pourquoi lui infliger une guerre, le peuple ne souffre-t-il pas assez avec elle ? L'homme n'a-t-il pas droit à un peu plus de considération et de respect ? L'être humain n'est-il qu'un simple jouet entre les mains de certains ambitieux ? Qui sont-ils pour détenir le droit de vie ou de mort des autres ?

Vous, les fils du peuple, ne soyez plus soumis, révoltez-vous, prenez les fusils, mais contre tous ceux qui vous exploitent sans aucune pitié. Soyez violents et anéantissez toutes les dictatures pour gagner votre liberté. L'émancipation de votre nation, vous ne la réussirez qu'avec la violence.

L'O.N.U. réclame la paix lorsqu'il y a déjà plusieurs centaines de morts. Malheureusement, la population civile est toujours la première victime et la première sacrifiée. Si les conflits qui éclatent en Asie, soutenus par les Américains, ne se règlent pas rapidement, nous courons indiscutablement à une autre guerre mondiale, mais qui serait une destruction générale de notre vieille planète. L'O.N.U. ne sert plus qu'à cacher derrière sa face humanitaire, tous les atrocités assassins des Etats-Unis et de tous ceux qui la composent. On ne peut parler de paix et de non-violence tant qu'il existera la faim, l'inégalité des classes et que les grandes puissances uti-

liseront le progrès scientifique pour la destruction de l'humanité, au lieu de l'employer à des fins beaucoup plus utiles.

Jadis les Allemands avaient choisi le peuple espagnol pour expérimenter leur aviation; aujourd'hui ce sont de nouveaux criminels qui exercent leurs armes meurtrières au Vietnam et maintenant en intensifiant la guerre dans toute l'Asie. La proximité de la Chine avec l'Inde et le Pakistan devient un danger universel. Non pas que celle-ci se mêle directement au combat, mais les Américains et les Russes, en voulant aider les Indiens contre les Pakistanais, pourraient précéder en terrain chinois. Car n'oublions pas que le développement de la Chine est un énorme péril pour l'Union Soviétique et les Etats-Unis.

On use de violence pour une cause juste et contre tous ceux qui veulent s'enrichir; à nos dépens, comme par exemple les Noirs à Los Angeles, c'est-à-dire pour une révolution sociale.

Pourquoi les hommes cherchent-ils à détruire non seulement des territoires, mais surtout des vies humaines, lorsqu'il y a tant de travail à faire pour apporter un peu de bonheur sur notre terre. Tous les prolétaires devraient s'organiser pour mener un combat acharné pour rétablir la liberté, la justice et la paix.

Mathilde ZIMMERMANN

## La parabole de l'écureuil

« J'ai vu, il y a une vingtaine d'années, à la campagne, des enfants qui avaient coutume de se rendre presque tous les jours dans la forêt voisine. La forêt était peuplée d'oiseaux, de bruits. De temps en temps, un bruissement de feuilles, une course rapide sur le tronc d'un arbre, sur une branche, et on voyait apparaître tout d'un coup un de ces petits animaux, drupédes que vous connaissez bien : un écureuil léger, hardi, exécutant des tours de force, des sauts périlleux et des acrobaties incomparables. Les enfants eurent l'idée de capturer un de ces petits animaux. Ils y parvinrent et ils l'apportèrent l'écureuil chez eux. Là, un vieux villageois leur dit : « Je connais ça, j'en ai déjà eu un, il y a dix ans; un beau jour, il a disparu; la cage n'était probablement pas bien fermée, il est parti. » « Prétez-nous, alors, votre cage, voulez-vous ? » « Avec plaisir, mes enfants. Il y a longtemps qu'elle n'a pas été habitée, elle va se réjouir d'avoir un locataire. »

Et les enfants mirent l'écureuil dans la cage. Vous les connaissez, ces cages cylindriques. Et voici que l'écureuil, ayant besoin de mouvement, se met à faire tourner la roue. Les enfants étaient émerveillés et trouvaient que c'était superbe. Mais, après quatre ou cinq jours, ils finirent par trouver que le spectacle n'était pas assez varié et ils s'imaginèrent que l'écureuil se moquait d'eux. Il était si beau, quand il était dans la forêt, voltigeant de branche en branche ! Les enfants rendirent la liberté à leur captif.

Ils retournèrent dans la forêt et ils capturèrent un second écureuil. Ils le mirent dans la même cage où il tourna et se moqua d'eux tout comme le premier, en sorte qu'au bout de quelques jours, les enfants rendirent la liberté à ce second captif. Ils revinrent dans la forêt et en prirent un troisième. Mais, après quatre ou cinq expériences de ce genre, ils finirent par comprendre que l'écureuil, n'ayant plus la liberté de ses mouvements, était condamné à tourner sur lui-même dans cette cage.

« Camarades, cette histoire est celle de l'électeur, enfants, et du candi-

dat, écureuil. Pendant les quelques mois qui précèdent le scrutin le candidat vole de branche en branche, exécutant de merveilleuses pirouettes, et l'enfant, l'électeur, ébloui par ses tours de force, se dit : « Si je pouvais le prendre ! Si je pouvais lui mettre la main dessus ! Comme je serais content ! »

On n'a pas beaucoup de peine, quand on est électeur, à s'emparer d'un candidat. Le candidat ne demande que ça. On l'envoie au Palais Bourbon, qui est sa cage. Et là, cet homme qui stupéfiait le peuple enfant par son activité, sa grâce, sa souplesse et son agilité, ne fait rien. Une fois en cage, il tourne, impuissant.

« Au bout de quatre ans, l'enfant se dit : « Oh ! celui-là se moque de moi ! Je vais en prendre un autre qui ne me jouera pas le même tour. » Il retourne dans la forêt. Malheureusement, le second lui joue le même tour que le premier. Et il y a, camarades, cent ans que le candidat joue le même tour à l'électeur. Et cependant, l'électeur n'est pas encore éclairé. Il continue, tous les quatre ans, à changer d'écureuil et à l'envoyer dans la même cage. Croyez-vous que nous n'avons pas raison de lui dire : « Mais, malheureux, ce n'est pas l'écureuil qu'il faut changer, c'est la cage qu'il faut briser ! »

Sébastien FAURE

A LA S. N. C. F.

## La fumisterie des salaires

Les cheminots qui ouvrent leurs journaux « syndicaux » bien pensants, c'est-à-dire La Tribune des Cheminots, le Rail Syndicaliste ou le Cheminot de France, se délectent régulièrement sur une page entière de ces feuilles qui, à l'aide de barèmes indigestes, leur permettent, s'ils ne sont pas enclins aux maux de tête, de calculer leurs salaires. Si vous vous penchez sur ces barèmes, vous verrez une grille de 38 colonnes de chiffres horizontaux et 9 de chiffres verticaux, pour le personnel sédentaire, à laquelle s'ajoute une grille de 4 chiffres horizontaux et 7 chiffres verticaux pour le personnel roulant, plus une nouvelle grille pour le personnel à service discontinu.

Ce qui fait, tenez-vous bien, qu'il existe 300 barèmes de salaires différents pour le personnel de la S.N.C.F., sans compter les hauts fonctionnaires hors-statuts.

Voilà, cheminots, l'excellent travail de vos représentants cégétistes qui siègent en permanence à la fameuse et fumeuse Commission du statut.

La C.G.T. se présente comme la championne des championnes parce qu'elle a proposé de porter le salaire de base (coefficient 100) à 525,50 F. Ce qui fait 3.500,75 au caduc au coefficient 070. On voit que nos cégétistes ont le respect de la hiérarchie.

Tout militant sait que le syndicalisme devrait avoir pour but en particulier la suppression du salariat. Mais, depuis longtemps, ce n'est plus

le but de la C.G.T. et des « syndicaux » officiels.

Quant à nous, nous continuerons la véritable lutte syndicaliste pour : — La suppression du salariat, — La semaine de 30 heures, — Les deux mois de congés.

Nous appelons les cheminots, qui sont des hommes et ne veulent plus être des moutons, à lutter avec nous.

R. J. SOURIAUT

## Les bonnes choses qui ne peuvent être dites

« Comme je suis devenue anarchiste, je renonce à mes fonctions de reine, symbole de l'unité nationale. Je renonce en faveur du peuple et de l'anarchie. Je lègue ma fortune au peuple néerlandais. Je mets à la disposition des mal-logés mes palais de Soestdijk, Amsterdam et La Haye. »

C'est France-Soir du 23 septembre 1965 qui nous a appris que neuf de nos camarades néerlandais étaient en prison pour avoir distribué un tract dans les rues de La Haye avec le texte ci-dessus.

Il faut croire que les autorités néerlandaises n'ont point du tout le sens de l'humour pour infliger de la prison pour une simple plaisanterie qui, nous nous exprimons de la pré-

ciser, est d'un très bon goût néerlandais (des humoristes anglais pourraient prendre exemple).

Nous ne voyons pas du tout quel mal il y a à préconiser (avec les moyens du bord) un peu plus de justice, un peu plus d'égalité et un peu plus de cœur parmi les humains. L'Eglise ne dit-elle pas que le Christ commença par donner tous ces biens aux pauvres et ordonna à ses disciples d'en faire autant ?

Pour ce qui nous concerne, nous nous solidarisons entièrement avec ces jeunes adeptes du drapeau noir (comme dit France-Soir) et profitons de l'occasion pour leur adresser toute notre sympathie.

C. N. T.

## Des mots pour guérir nos maux

Le feu vert ayant été donné pour la course à la présidence de la « cinquième », tous nos bons politiciens s'affairaient à préparer un programme qui soit susceptible d'anesthésier le brave peuple pendant l'opération.

De Tixier à Mitterrand en passant par Pompidou, Pinay, Mollet, Faure, Lecanuet, Marcellay, etc., chacun se surpasse en déclarations mielleuses, mais que valent tous les mots de ces candidats au pouvoir ?

Qu'il s'agisse d'Europe unie, de pacte atlantique, de marché commun ou de révalorisation du pouvoir d'achat, la classe ouvrière se retrouvera après les élections, tel Sisyphe et son rocher, avec les mêmes difficultés et les mêmes ennuis pour continuer à vivre. Notre futur chef des miracles réclamera, lui aussi, obésité et abnégation; il présentera sûrement un nouveau plan d'austérité pour combler les déficits de son pré-décesseur et tout cela au nom du pouvoir qu'il détiendrait. Pendant que ses laquais chanteraient les louanges du nouveau maître, les candidats de marrons dénonceraient les abus de pouvoir qui ne manqueraient pas d'être commis, mais : « Ces gens-là, dit Marc Vallé dans Combat, n'entrent pas dans notre vie publique pour faire triompher un principe supérieur, mais dans le seul but égoïste et vil de faire une carrière rapide et fructueuse. »

Bien entendu, les supporters de tous ces candidats attendent, eux aussi, avec impatience, les résultats du vote, car ils risquent d'avoir un petit os à ronger, quelque petite planque dans les emplois réservés de l'Etat.

Pour quelques-uns donc il reste encore un espoir de satisfaire besoins et ambitions; il n'en est pas de même pour l'ensemble des travailleurs qui n'auront, pour toute pitance, que des mots, toujours des mots, rien que des mots.

Tous ces mots ne pourront, hélas !, rien contre la misère de six millions de vieillards qui, après avoir mis tout leur savoir, toutes leurs forces et toute leur existence active au service de la société, se retrouvent au crépuscule de leur vie sans aucun appui ni moral ni matériel de la part de ceux qui nous gouvernent. Quant au nombre de chômeurs, qui a doublé en un an, il est à craindre qu'il ne s'accroisse encore après les élections.

Tout cela n'empêchera pas de nombreux imbéciles d'aller aux urnes pour y déposer le « bon » bulletin et de rentrer ensuite chez eux, l'esprit en paix et certains d'avoir accompli leur devoir de bon citoyen; il y en a même qui, sachant que le candidat de leur choix n'est pas foncièrement bon, auront penché pour le moindre mal... comme si l'on pouvait choisir entre la peste et le choléra...

Le devoir du bon citoyen est pourtant beaucoup plus difficile à accomplir, il doit avant tout viser à la prospérité collective de la cité et bannir par conséquent tout parasite et travail constructif, persévérant et rationnel, il ne peut être établi sans une coordination constante de tous les efforts et de toutes les connaissances.

Bien sûr, c'est un bouleversement total de la société que nous préconisons, une révolution dans les faits et dans les esprits, c'est le syndicalisme révolutionnaire calqué sur les principes fédéralistes de Proudhon, c'est l'anarcho-syndicalisme qui condamne tout pouvoir pour lui substituer un véritable sens des responsabilités.

Nous n'inventons là rien de nouveau; si nous remontons aux sources du syndicalisme de la bonne époque, nous retrouvons une condamnation absolue de la politique par les statuts.

LE CONGRES DE LA 2<sup>e</sup> U. R.

Tous les camarades à jour de leurs cotisations recevront une convocation personnelle en vue de la célébration de notre prochain congrès régional, mais dès aujourd'hui ils devront tenir une date et un lieu : 17 octobre 1965 à 10 heures précises, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris, 9<sup>e</sup>.

Le Bureau régional

de la C.G.T., quand celle-ci était une centrale ouvrière et non un appendice du P. C.

D'ailleurs, les lois capitalistes qui nous régissent nous interdisent de faire de la politique sur le lieu de travail, là où nous passons la majeure partie de notre existence active. Eh bien ! Obéissons pour une fois à la loi, ne faisons pas de politique, ni là ni ailleurs, faisons du syndicalisme du vrai, au mépris de tout parti et de toute secte, et vous verrez, travailleurs, que c'est nous qui aurons le mot de la fin.

Yves Michel BIGET

# Una razón, una lógica España al día Henry

Un pensador

NUESTRA formación de trabajadores manuales, no universitaria, a los sindicalistas confederales nos da crédito de ruidosos cuando nos enzarzamos en discusiones. Ciertamente, nuestro lenguaje es rudo, aparentemente agresivo, cuando chocamos con una verdad que no parece ser la nuestra. Parecemos tocados de absolutismo en nuestras concepciones intrascendentes, de relación, de función sindicalista. Nuestro criterio lo estimamos único, nuestra lógica inflexible, tanto que sin su aceptación y acatamiento las cosas transcurrirán falsamente en nuestros medios, etc. Eso dicen.

Dos, tres tendencias encontradas en una gran reunión —decimos— pueden producir chispas por la posición unilateral de cada una. Sin embargo, la contradicción existe y hay que someterse, si no a ella, a los resultados de la misma.

Lo bueno de la C.N.T. es que nunca se aceptó en ella padrinazgo ni paternalismo alguno; de tal suerte, que el liderazgo se rompió los cuernos en los muros confederales. Lo bueno de la C.N.T. ha sido, en toda ocasión y época, la conciencia de sus partidarios, jamás improvisada ni menos fingida, siempre en origen de una conducta y de una trayectoria moral acrisoladas.

En el ancho camino confederal libertario, las oposiciones, las disonancias han debido ser episódicas, circunstanciales, por ser, la finalidad, común a todos, siendo bueno que así haya sido y así siga siendo. La unanimidad absoluta no se concibe en elemento libre, en el cual pueden caer tantas variaciones apreciativas como individuos. Tratándose de seres pensantes, es inverosímil la coincidencia aplastante, la voluntad de mil sujetada a una sola, como en las evoluciones militares. Por idéntica razón es inadmisibles la existencia de grupos irregulares apogados a un criterio único, durante años y sin disonancias, descubriendo la existencia de mentores o directores de hombres que necesitan ser dirigidos. No, en la C. N. T., el bajón de la voluntad humana, el relajamiento del individuo no existe, y si un día existiera, la razón de ser de la Confederación iría desapareciendo. En casa es necesaria la variedad de criterios con la confrontación de los mismos, no la presencia de voluntades apogadas, apagadas, en beneficio de una corriente —la que sea— dirigista. Conviene, *chez nous*, la riqueza de matices que, en la extensión y agilidad de los mismos, motive el aglutinamiento y el acrisolamiento del pensamiento resultante en aras al enriquecimiento de la idea actual y de la efectividad de la palanca de empuje. Con la mínima aportación de cada individuo, de cada compañero consciente y bien orientado, se consigue, infaliblemente, la mejoría del propósito y de la herramienta de lucha. Quienes así no lo creyeren que se pronuncien... argumentadamente.

JO HAN

## «LA REPUBLICA ESPAÑOLA Y LA GUERRA CIVIL»

LONDRES (OPE).—«Statesmen» ha publicado un comentario lleno de interés a un libro de Gabriel Jackson, titulado «The Spanish Republic and the Civil War», que acaba de aparecer. El comentario, de A.J.P. Taylor, dice así:

«Gabriel Jackson es un profesor norteamericano y su libro constituye un trabajo académico en el sentido más riguroso de la palabra. En general, se trata de un libro menos fácil de leer y menos atractivo que la obra del escritor Hugh Thomas, pero hay más cosas en él. El señor Jackson ha profundizado en las fuentes. Ha conversado con muchos supervivientes que fueron dirigentes durante la guerra y ha pesado sus relatos. Por esto, las conclusiones que ha establecido son claras y terminantes. Nos dice como la República, implantada en 1931, fue caminando sin seguir un camino recto hacia metas de libertad. El levantamiento militar fue provocado por los éxitos y no por los fracasos de la República. La gran mayoría del pueblo español estuvo del lado de la República y hubiese ganado fácilmente la guerra si no hubiera sido por la ayuda extranjera prestada a Franco. Incluso hacia la terminación de la guerra, los Ejércitos republicanos contaban con más soldados, frente a 250.000 que tenían los rebeldes. El señor Jackson afirma de una manera rotunda que el gobierno británico quiso que Franco ganara la guerra y da detalles de la ayuda financiera que le llegó a Franco de Londres. Este es para nosotros un hecho desagradable y humillante, mucho peor, aunque se recuerda menos, que el de la política de apaciguamiento frente a Hitler.

El señor Jackson ha establecido un cálculo de las muertes registradas en la guerra civil. Sus cifras dan 100.000 de la República y 100.000 de los rebeldes muertos en el campo de batalla, número que, aunque inferior al que generalmente suele darse, parece estar bien fundado. Resulta más difícil señalar el número de muertes ocasionadas por represalias y asesinatos. En la zona republicana se dio muerte a unas 20.000 personas. La mayor parte de las cuales cayeron en los primeros meses de la guerra. Los curas fueron las mayores víctimas de la persecución republicana: 6.800.

Los rebeldes, por su parte, mataron a 200.000 presos políticos durante la guerra y a otros 200.000 después de ella, cifra en la que se incluye los que pudieron morir de enfermedad en la cárcel. Además, otras 10.000 personas fueron muertas durante los raids aéreos y quizás unas 50.000 por consecuencia de enfermedades contraídas por causa de la guerra. En total perecieron 580.000 personas. Es posible que Franco no le ayudara políticamente a Hitler, pero estuvo a la altura de los nazis en otro plano. Hasta Himmler creyó que se hacían eje-

cuciones a un ritmo demasiado elevado. Las últimas palabras de Jackson dicen así:

«Una mayoría de españoles que seguían siendo partidarios de las tradiciones, del imperialismo y de la intolerancia figuraron en las filas del Ejército rebelde. La mayoría luchó defendiendo a España y a Europa de la tiranía. Estos fueron vencidos pero no humillados en sus espíritus. La grandeza moral de una República generosa y de una lucha titánica por la libertad servirá de mucho a sus espíritus en el futuro.»

No es mucho consuelo éste —sigue comentando Taylor—. Es posible que el pueblo español vuelva a recobrar la libertad. También es posible que otros cruzados se pongan en marcha el día de mañana. Pero cabe también —hay razones para decirlo— que los llamados gobiernos democráticos vuelvan a portarse mañana como se portaron ayer: haciendo todo lo contrario de lo que suelen decir.

## LAS BRIGADAS INTERNACIONALES

LONDRES.—Acaba de publicarse un nuevo libro sobre la guerra civil española. Esta vez su autor, Vincent Bromé, se ha limitado a escribir una historia de las Brigadas Internacionales, titulado su libro «The International Brigades».

Del comentario crítico que el periódico «Statesmen» le ha dedicado, hemos extractado las siguientes líneas: «La guerra civil española, sean cuales fueren las confusiones, a que haya dado lugar, ha sido la última cruzada por la libertad. Los que lucharon con la República fueron dignos sucesores de Byron y los Camisas Rojas de Garibaldi. Expresándose con palabras de Auden que cita Bromé, «todos ofrecieron sus vidas».

Unos 40.000 hombres sirvieron en las Brigadas Internacionales, y el señor Bromé les ha hecho justicia. Muchos tuvieron razones muy especiales para ir a luchar, como a menudo sucede con los cruzados, algunos eran gente aborrotada y disoluta; no faltaron los que bebían demasiado. Pero casi todos fueron héroes. Lucharon con escasa preparación y un material de guerra inferior al de los discípulos primeros enemigos. Pero ganaron una vez y otra.

Su historia es asombrosa y puede servirnos de inspiración. Por supuesto, los trabajadores españoles llevaban el mayor peso de la lucha. Las Brigadas Internacionales sólo proporcionaron un toque extra de confianza y determinación. Como lo prueba Bromé, les faltó el punto de organización necesario para convertir una ofensiva en una victoria real. Ayudaron a la República a sostenerse, pero no pudieron ganar la guerra. Y con el tiempo las Brigadas se fueron cansando y volviéndose críticas. Finalmente fueron disueltas, con la fútil esperanza de convertir en realidad la «intervención». Los cruzados se fueron a sus casas a vivir de sus recuerdos.

La mayoría de ellos siguen convencidos de que lucharon por una buena causa, y esta es la verdad. En los Estados Unidos los siguen criticando por haber cometido el delito de haber sido antifascistas prematuros.»

## LOS PROFESORES DESTITUIDOS Y LA PRENSA ANGLOSAJONA

PARIS (OPE).—Un hecho que ha llamado poderosamente la atención del mundo es el caso de los profesores universitarios castigados con graves penas por el régimen franquista. Se diría que el mundo, merced a la dureza de esas disposiciones, ha tenido la ocasión de juzgar con medida segura la realidad del régimen que gobierna a España, separando lo que dicen Fraga Iribarne y sus secuaces del aparato de propaganda del hecho real de una dictadura que no ha abierto la mano por mucho que digan aquellos.

El «New York Times» ha publicado, en «Cartas al director», una febril y entusiasta, y firmada por Donald B. Burgess, en la que se dice que «la reciente destitución de cinco profesores universitarios prominentes da a entender que no será consentida en España la libertad de expresión no obstante la supuesta orientación que el régimen lleva en tal sentido (en efecto —el comentario es de OPE—, la prensa de Nueva York ha publicado recientemente un despacho de la Agencia «Associated Press», según la cual el gobierno de Franco se propone abolir la censura, quedando los directores de los periódicos responsables ante el Ministerio de Información o el Gobierno nacional de lo que la prensa publique). Por debajo de la idea que nos podemos formar de una España en la que corre el vino, se celebran corridas de toros y se canta flamenco, fluye un temor que todo lo domina y que anula todo deseo de pensar libremente».

El mismo periódico, comentando el artículo extenso publicado por la prensa española para explicar y justificar las sentencias dictadas contra los profesores universitarios, dice que ello es prueba del cuidado que pone ahora el régimen al tomar decisiones frente a una opinión pública cuya mentalidad va creciendo. Por lo demás, el castigo impuesto a dichos profesores es una contradicción más entre las muchas que se dan dentro de un lento proceso de liberación de los controles del Estado. El «New York Times» reproduce al mismo tiempo los comentarios de «Arriba» respecto a que la destitución y suspensión de los profesores se justifica por el hecho de que su acción fue «contraria a toda norma académica y a la leyes más elementales de convivencia dentro de una sociedad civilizada», pero no hace comentario alguno a esto. Se adivina la ironía en la copia, pero deja al lector que juzgue por sí solo.

Antes de darse a conocer las sanciones, el periódico «The Times», de Londres, se ocupó con alguna extensión del caso y en uno de sus artículos, obra de su corresponsal en Madrid, señalaba que «el señor Luciano de la Calzada, profesor de Historia en la Universidad de Murcia y decano de la Facultad de Filosofía y Letras de la misma, a quien el Gobierno había nombrado «jefe inspector» del caso, es además profesor universitario, delegado del Gobierno en la Compañía de la Confederación Hidrográfica del Segura. Parece ser que este señor es el que propuso la expulsión de los profesores de la Universidad».

## APELACION A FAVOR DE LOS PROFESORES ESPAÑOLES

LONDRES (OPE).—Sesenta y tres filólogos de distintas Universidades europeas, de los Estados Unidos, Canadá y América Latina —dice el periódico londinense «The Times»— han solicitado encarecidamente del Gobierno español que anule el castigo impuesto a cinco profesores universitarios españoles por el supuesto delito de acción política. Esta petición se ha formulado en una carta dirigida al ministro de Educación español por profesores lingüistas y filólogos que participaron en el congreso para lenguas derivadas del latín celebrado recientemente en Madrid.

Los filólogos se refieren en su carta a unos decretos promulgados en el mes de agosto pasado, por los cuales fueron despedidos de la Universidad con carácter definitivo los profesores López-Aranguren, Tierno Galván y García Calvo, y suspendidos por dos años los profesores Montero Díaz y Aguilár Navarro.

Al castigar a los profesores, el Gobierno afirmó que habían abusado de sus cargos académicos para dirigir una revuelta estudiantil en febrero y marzo últimos. Los estudiantes se manifestaron entonces para que se hicieran reformas democráticas en la federación universitaria que controla el Gobierno y en favor de la libertad política en general.

En su carta, al ministro de Educación decían los miembros del Congreso: «La revisión que solicitamos contribuiría a garantizar las condiciones necesarias para una vida intelectual y científica provechosa.»

Los delegados extranjeros asistentes al Congreso se habían propuesto al principio hacer una declaración pública sobre los profesores castigados, pero se dice que las autoridades españolas consiguieron del doctor John G. C. profesor de la Universidad de Edimburgo y presidente del congreso que no se hiciera tal cosa. Los españoles que intervinieron en el congreso no fueron deliberadamente invitados a firmar la carta, al objeto de impedir que se produjera la impresión de que la petición se hacía por iniciativa de gentes enemigas del régimen.

En el mejor de los casos sólo somos pignosos, parados en los hombros de los gigantes del pasado y, con las manos colocadas encima de sus cabezas, algunos de nosotros podemos ver algo más lejos que ellos lo hicieron.

Bueno es a veces volver nuestras mentes hacia los que han contribuido algo a nuestro progreso. El invento de artefactos mecánicos no es la sola contribución que nos encamina adelante. Los pensamientos no son menos transformadores. Solamente haciendo un estudio completo de sus vidas, es cuando somos capaces de conseguir la propia valoración del aporte a la raza.

En las afueras de Concord, Mass., en una casa arcaica de arquitectura pasada, situada en el viejo camino de Virginia, nació Henry David Thoreau el 12 de julio de 1817. Fue el tercer hijo de una familia que tuvo cuatro. Su abuelo, John Thoreau, emigró en 1773 a los Estados Unidos desde la isla de Jersey. Se supone que sus antepasados vinieron a este último lugar desde Normandía, después de la expedición de Guillermo el Conquistador.

Lo mismo que Voltaire y Rousseau, cuando joven era Thoreau débil de cuerpo. Creyeron sus padres que no estaba destinado a las labores manuales y, con un gran sacrificio, combinado con las contribuciones de familiares y amigos, Henry, a los 16 años, entró en la Universidad de Harvard. Mientras permaneció en ella no se distinguió en ninguno de sus estudios. No tomó parte en expansiones atléticas, manteniéndose algo recluso. Ya durante su vida de colegio, su amor por la Naturaleza se manifestaba fuertemente. En una carta al secretario de su clase, escribió: «Aunque con el cuerpo he sido un miembro de la Universidad de Harvard, con el corazón y con el alma he estado bien lejos entre las escenas de mi infancia. Las horas que debieron ser dedicadas al estudio fueron pasadas nostálgicamente entre las lagunas y los arroyuelos de mi pueblo natal. Mi espíritu ansiaba la simpatía de mi vieja y casi olvidada amiga, la Naturaleza.» Cuatro años después, su entrada en Harvard, al graduarse, se negó a pagar los cinco dólares del diploma, declarando que no valía la pena el hacerlo. Vemos aquí la individualidad de su carácter, que más tarde había de manifestarse con gran amplitud.

Después de ausentarse de Harvard, amigos y familiares (sin duda, especialmente los que invirtieron dinero en él) miraron la profesión que debería seguir. Durante dos años enseñó en una escuela situada en la Academia de Concord, con su hermano John, «selecta enseñanza privada del pueblo. Su método no congeniaba con las autoridades escolares, pues los inspectores declararon que malograra al alumnado si no usaba la fécula.

Después de la muerte de su hermano, en 1842, Thoreau se volvió un miembro de la familia de Emerson.

«Mucho me complace mi joven amigo —escribió Emerson—, que parece tener un alma tan libre y limpia como nunca he visto.» Entre Thoreau y la Sra. de Emerson existió una hermosa amistad. En una carta ella expresó más tarde: «El pensar en Ud. constantemente eleva mi vida, como si siempre contemplara algo por encima del horizonte, algo así como la visión del lucero del alba.»

Cuando tenía 28 años construyó con sus propias manos, una casita entre los pinos, a pocos metros de la laguna de Walden. Transparente, laguna de 60 acres, alimentada por corrientes subterráneas y sin visibles arroyos que desagüen en ella. Nos narró que el material para su casa sólo le costó 28 dólares y doce centavos. El terreno en el cual «pobló» pertenecía a Emerson. En él cultivó un campo de habichuelas mientras que hacía de agrimensur para los granjeros circundantes. De tal modo satisfacía sus necesidades, que eran muy pocas. Nos dice: «Hiciera un hombre en propiedad a las cosas que puede dejar de lado. Para mí los lujos, no he de depender, por cierto, de las extravagancias de mis vecinos.»

Han supuesto algunos que se retiró entonces hacia su silvestre refugio porque le molestaban las costumbres societarias. Pero es mejor que responda él mismo a esto: «Fue mi propósito al ir a Walden no el vivir más barato o más caro, sino el lograr algunos negocios privados con el mínimo de obstáculos. Fui a los bosques porque quise vivir deliberadamente, para enfrentar solamente los hechos esenciales de la vida, y ver si podría aprender lo que más tarde habría de enseñar: no sea que al morir descubriera que no había vivido.»

Muchos en efecto son los que al morir descubren que no han vivido, si hemos de entender sus superficiales vidas en su verdadero valor. Durante su permanencia en Walden no se desligó enteramente de sus amigos. Casi diariamente iba a Concord, situado a unas dos millas, a la casa de su madre y de su hermana Sofia. A menudo iba a Correos para conseguir las «Noticias».

Muchos grandes precursores se han retirado de la multitud, para meditar en la soledad y completar sus planes, para el trabajo al que creían haber sido llamados. Entre otros, tales fueron Jesús, Buda y Moisés.

Permaneció Thoreau en la laguna de Walden dos años, retornando luego a la casa de su madre, en donde vivió hasta el final de sus días. Su casita fue vendida a un granjero que usó la madera de que estaba hecha para hacer una traja de maíz. Un gran montículo de piedras indica el lugar en donde se encontraba, colocadas por los admiradores que vinieron hasta de Inglaterra a visitar el lugar. Se supone que fue Luis May Alcott, la que empezó esta curiosa costumbre.

En la Casa Anticuaria de Concord pueden verse los muebles que Thoreau tenía en Walden. Consisten en

# Oigo, compañero

¿Oigo he hecho yo por España? ¿Tantas veces me lo he preguntado con temor de no haber hecho nada! Por eso me escapé de las asambleas, de las iglesias, de los conciliabulos: por terror a las fáciles palabras. Hablar, hablar, hablar... Decir palabras, como promulgar leyes, como recitar oraciones, como cantar himnos patrios o himnos sencillamente, me parece un sórdido error cuando la palabra no va apoyada por la acción. Y acción es lo que pide la vida sin más palabra que la precisa para indicar donde la misma acción vital está. ¿Lo sabemos eso nosotros, los hombres?

No pertenecemos a la C.N.T. Pertenecemos a la Vida. Pero oriento mi esfuerzo intelectual y sentimental a la C.N.T. Lo hago así porque me parece que allí está, sencillo y necesitado, mi propio Pueblo, el que más amo, el anónimo, el sacrificado, el incomprendido, el que, incluso, se ve perseguido a causa de sus humanas pretensiones.

El enemigo nos acecha. El enemigo está en nuestro indefinible derredor. Penetra como la Verdad que nos anima, hasta lo más profundo de nosotros mismos. Y ese que tan dentro nos ha alcanzado es el más voraz, el más nocivo, el que primero de todos hemos de vencer, porque él nos coloca las engalanadas trabas del materialismo que ama, por ser con él constancial, nuestra materia y allá vamos, a las reuniones, dispuestos a oír palabras, a decir palabras, sin haber expirado, en nosotros, la raíz egológica que nos incapacita para ir, robustos y libres, a la campaña del Amor. Y el objetivo de esa campaña es una península vencida por otras mequindades con diferente nombre y forma.

Pero, ¿qué es lo que he hecho yo? ¿Probar, dándome todo, si hacer una nueva España era educar o reeducar cuana criatura española venía a caer en mis manos, en actitud de sumisión voluntaria, racional, convencida, a unos principios éticos apoyados por el gesto, la actitud, la realidad cotidiana. Los frutos han sido y son sabrosos y he conseguido en mi ensayo vivo, donde las palabras no eran más que un instrumento, ver encenderse conciencias libres, voluntades netas, corazones íntegros... Y he pensado, ante la verdad práctica, querido amigo Pereira, que esta forma de amar a nuestro prójimo ibérico, fructifica en la misma operación matemática que la del amor sexual: la multiplicación es una calidad más que una extensión; eficacia indiscutible sobre las relaciones fisiológicas.

Y después de todo me ha quedado

una sed indecible de continuar la tarea con una saludable sensación de haber vivido sin haber hecho nada, absolutamente nada, ni por España ni por el Mundo de los Hombres. Pero también con este rotundo anhelo: «¿Qué pame el privilegio de enseñar, viviendo, a otros, cual sea el selecto camino de la verdadera actitud varonil.» Porque en lo varonil está lo del hombre, y en ser Hombre estriba el ideal anarquista. Y puesto que la esperanza de ver un mundo mejor encierra la de un mejor España, vaya incluida, en esa lógica precisa la necesidad de ser, en los actos y palabras, lo que ese esperado mundo de nosotros espera.

Yo también estoy cansado del exilio. ¡Harto del exilio con hartura de cerzarones, con pena de ver, lo que en España proliferó, nos viene, nos llega en una legión de inconscientes que invaden, medrando a su misero modo, nuestro destino! ¡Harto de un exilio en un país que algo antes que nuestra sed su víctima! ¡Yo triste, lo terrible, es que a causa de los Congresos y de Palabras, nos hemos quedado muchos, más que con una sensación de no haber hecho nada, con la misma evidencia y, eso, por haber creído quizá conscientemente, como políticos y religiosos, que con Palabras y Congresos nuestra conciencia anarquista puede quedarse en paz porque hizo lo que debía...

¡No! Mil veces no... Mejor, como tú dices, «haberse quedado en las nieves de Teruel, o en la llanura de Belchite... o en Madrid! No es el fascismo lo que ha acabado con nosotros mismos. ¡Somos nosotros y la causa está escrita en nuestros propios espejos! ¡Germinal la simiente de la España mártir! Nos parece, a ti y a mí que no. Todos sabemos que no. Y es que las palabras no son nada. Pero la entrega a nuestras convicciones, si algo tienen de bueno y algo son, aunque suponen o porque suponen renuncia y sacrificio personal, entrañan el milagro razonando y explicable de la simiente... Y no hay frutos en milagrosa multiplicación cuando no hay, con palabras o sin ellas, esa convicción entrega, vital y prodigiosa, a nuestro prójimo inmediato.

En efecto, amigo Pereira, los muertos de España no pudieron regar inútilmente con tanta vengra sangre el suelo patrio. Y ellos, si hoy a nuestro lado vivieran, nos contemplarían avergonzados. Porque ni ellos, ni nadie que more en la lógica pura ni en la amorosa razón, puede ufanarse de haber vertido una sola gota de santidad en favor de las palabras, de las pocas ni de las muchas palabras.

FONTAURA

ABARRATEGUI

# Colectivismo y mecenazgo

A preocupación constante de la Organización confederal ha sido el estudio de posibilidades de emancipación económica de los productores, y con ella la emancipación moral, intelectual y física, llegando a la conclusión que la socialización de los bienes de producción y consumo —sin ser el fin extremo del objetivo— es, por lo menos, una etapa bastante avanzada en tal sentido.

La colectividad es la forma de colaboración para la producción que —sin ser netamente anarquista— presenta —en el contexto capitalista actual—, un paso adelante por el camino de la libertad económica.

No es mi intención esbozar lo que es suma colectividad. Por poco que se tengan nociones de ese aspecto de colaboración, cualquier beato sabe a qué atenerse.

Unos amigos, recién regresados de vacaciones, nos dicen en dos palabras cómo, en Argelia, se han constituido las colectividades rurales, decidiendo los interesados explotar bajo régimen colectivista algunas de las que fueron propiedades de colonos europeos.

Todos los afectados trabajan un número igual de horas al día. Aquellos que por su formación intelectual y técnica están al frente de las explotaciones trabajan en su especialidad respectiva la misma cantidad de horas que los demás, dejando para las tareas administrativas: correspondencia, cuentas, etc.

La asamblea —que se celebra después del trabajo y que reúne todos los meses a todos los interesados— se entera del balance económico que le es presentado.

De los beneficios, el Estado (ese ladrón), se reserva el 50 por 100. Del resto un porcentaje establecido previamente en la asamblea anterior es dedicado a la renovación de material, adquisición de productos, etc., además de construcción de viviendas para las familias de los colectivistas y reparo del remanente entre los mismos.

Un obrero que llevaba trabajando más de cuarenta años bajo el mismo patrono consideró como un maná, él —que no había podido en su vida comprar nunca una prenda de vestir nueva— el percibir un salario fijo decente, y el mes de julio, además del ordinario, la suma de 250 francos actuales. Nunca había visto en su vida tanto dinero reunido por un solo mes de trabajo.

En b que va des gestión directa, se han construido ochenta casas costeadas por la colectividad de una sola propiedad; casas decentes que habitan abría las familias que antes habitaban en bohíos infames.

Aunque superables, estos ejemplos son dignos de tener en cuenta. Son un fenómeno revolucionario consistente en a) Supresión de una forma de esclavitud que, como todas las formas, es una iniquidad; b) ascensión a una forma de vida que, aunque alejada de lo que será un día la vida del hombre —sobre todo si los anarquistas damos el ejemplo—, representa no obstante un paso considerable hacia la libertad; c) supresión de patronos que consideraban a los obreros como a «cosas» sin el menor amago de humanismo para los semejantes de grado inferior en la escala social; d) autogestión técnica, práctica y administrativa de los bienes de la comunidad.

En el exilio ha habido sus más y sus menos acerca de colectividades creadas por compañeros con el fin de emanciparse de la tutela patronal. La mayoría han caído en el defecto de las empresas burguesas: el objetivo no ha sido escapar a la tutela del burgués trabajando a conveniencia de los colectivistas las horas y días que conviniere. Pronto, pero, ha ido apareciendo el «coco» de los beneficios y la «conveniencia» de dar expansión al negocio convirtiéndose a menudo los iniciadores colectivistas en explotadores.

Ha habido —yo conozco el ejemplo— ruptura de colectividad a partir del momento en que algunos se han opuesto a que otros obreros entraran en ella en condiciones inferiores. Para los que provocaron la ruptura, no queriendo perder el concepto de la ética, trabajar colectivamente sin que el patrón gozara de las mismas atribuciones que el «oficial», era sencillamente aberrante.

También se conoce la forma colectivista que partiendo de unos pocos, se queda en un solo administrador quien, con las artes que sean, aleja a sus compañeros para convertirse en patrono exclusivo. Las más veces dejando de lado toda forma de delicadeza. Otras, el «compañero» convertido en patrono, ha querido mantenerse dentro de la organización so pretexto de ayuda económica a la misma. Sería una forma espúrea de mecenazgo.

Las tesis que quieren justificar hechos que no están basados en la lógica de lo que es la organización, hacen pensar en que hemos exagerado al levantar el índice acusador contra aquellos que consideran que el fin «siempre» justifica los medios.

La organización confederal puede y debe animar a todos los afiliados a que se reúnan en grupos profesionales afines para ir mermando bene-

ficios a la clase patronal en la medida que en esos grupos podrán, sin intermediarios, obtener, con horarios reducidos, mejoras económicas que se repetirán en lo moral, pudiendo dedicar el tiempo libre a lo que más les plazca: paseo, estudio, pesca, bolicio, lo que quiera cada uno, o si tal es el gusto, tenderse a la bartola.

Respecto a la ayuda que puedan aportar a la Organización ello incumbe su propia conciencia y si se acepta el bóbulo será porque se entregan libremente, sin inmutarse en la administración de las colectividades.

La Organización no puede erigirse en administración de una ni de cien colectividades. Son éstas, cada una de por sí, las que deben hacerlo.

Vengán en buena hora a nuestro lado los hombres capaces de aportar ideas constructivas, de animar obras creadoras, los consejeros desinteresados, los colectivistas que —aun siendo analfabets porque el capitalismo les ha sumido siempre en la mayor de las miserias materiales e intelectuales como sucede en Argelia y en otros países de Europa—, podrán presentarse al porvenir y a la historia el ejemplo palpable de una comunidad que se ampliará mañana constituyendo la socialización de los bienes de toda clase, para constituir la federación de hombres libres.

Pero, alejemos de nosotros la presencia de hombres disfrazados de Mecenazgos, cuya presencia y cuyo mecenazgo no pueden aportar ningún beneficio ético a la Organización ni a las ideas.

FERNANDO FERRER

## La Purificación por el fuego

Era niño, tenía seis años, y allá a lo lejos ardían los Escos'apios,

Su llama se levantaba impetuosa como queriéndonos decir muchas cosas... [sas.]

A pesar de las horas y del tiempo, esta llama la guardo dentro en mi memoria muy adentro.

Y aún oigo que decía a Dios, como [un juramento: «Por tu impotencia de impedir este incendio [te incendio] ¡te quemó! [te quemó!]

V. CRUZ  
Barcelona

PARADERO  
Pedro Genique, de Bujaraloz, desea ponerse en relación con Vicente Calvete Gros, del mismo pueblo, para informarle de su familia.  
Escribir a Pedro Genique, 26, rue Henri-Martin, Ivry-sur-Seine (Seine).

# David Thoreau

una cama, un escritorio y una silla. También hay entre sus pertenencias un vestido de cuero, regalado por un indio amigo suyo, durante un viaje a Maine.

Aunque puso «la vida en un rincón para reducir a sus más bajos términos», no carecía de humor. Uno de sus conuñadanos le preguntó una vez si no se sentía muy solo en los bosques, especialmente los días de lluvia, a lo cual replicó: «Por qué había de sentirme muy solo, estando como está nuestro planeta en la Via Láctea?» También un vecino bien intencionado, preocupado por la salvación de su alma durante su última enfermedad, le preguntó si estaba ya preparado para la vida futura y si había hecho las paces con dios. Su contestación fue: «Vivamos una vida a la vez y en cuanto a dios, que yo sepa nunca me peleé con él.» También cuando más de setecientos volúmenes de «Una Semana» le fueron retornados por el editor (su primera publicación), enfrentó esta contrariedad con notable valor: «Tengo ahora una biblioteca de casi 900 volúmenes de los cuales más de 700 he escrito yo mismo. Por cierto que creo más inspirador ese resultado que si los compradores se hubieran llevado mi mercancía. Afecta menos mi vida privada y me deja más libre.»

Su libro más popular es «Walden», relato de sus observaciones y experiencias mientras permaneció en la laguna. Sus pensamientos más profundos pueden encontrarse en sus escritos misceláneos: «Desobediencia Civil», «Vida sin Principios», «Emsays Antiesclavistas», etc. Gandhi declaró que se inspiró del ensayo «Desobediencia Civil» de Thoreau, para oponer al gobierno británico su campaña de resistencia pasiva. No era solamente un poeta naturalista como lo denominó su amigo Channing, sino que también era un filósofo. «Ser un filósofo —nos dice—, no es meramente tener pensamientos sutiles; sino amar la sabiduría como para vivir una vida de sencillez, magnanimidad y verdad; para combinar así la intrepidez del salvaje con la educación del hombre civilizado.»

Era entonces Concord un importante centro literario. Emerson, Hawthorne, Bronson y Luis Alcott, Margarita Fuller y Ellery Channing eran transplantados. Solamente Thoreau había nacido en el lugar. Había también entonces muchos escritores «populares», entre quienes N. P. Willis puede elegirse como la figura más destacada; que encontraban a su disposición las columnas de los diarios y tenían pase libre en los salones de la sociedad. No hay duda que se distanciaran de nuestro «Novio de la Naturaleza», caminando por campos y bosques con su vestimenta rústica.

«Bajo su brazo tenía un viejo libro de música para presionar plantas; en sus bolsillos tenía un Diario y un lápiz, un anteojito para observar pájaros, un microscopio, un cortaplumas y un ovillo de hilo. Muchos de sus contemporáneos yacen ahora en el polvo del olvido, carcomiéndose sus libros en los estantes de vetustas bibliotecas.

La influencia de Thoreau sigue creciendo. Vivirá, porque sus pensamientos pertenecen al futuro. No solamente será apreciado por las generaciones venideras a causa de su social visión, sino por su amor por la Naturaleza, tan eterno y regenerador como la misma Primavera.

A medida que la vida se vuelve tan compleja y las poblaciones se concentran en las grandes urbes, se siente gran necesidad de una mayor comunión con la Naturaleza. Cuando nos separamos de los campos y de los bosques, perdemos cierto vigor y estabilidad. Cada árbol —nos asegura—, envía sus raíces en busca de lo silvestre. Del bosque y de la vida silvestre proceden los tónicos y las corizas que generan a la humanidad. Nuestros antepasados eran vigorosos seres del bosque. El relato de Rómulo y Remo amantados por una loba no es una mera fábula. Fue a causa de que los hijos del Imperio no fueron amantados por una loba, el que fuesen conquistados y desplazados por los hijos de las selvas noroñas que lo eran.»

En noviembre de 1860 agarró Thoreau un severo resfriado. Derivó luego en una afección bronquial que se agravó. Valerosamente en Waterbury, enfrentó el fin de la terrible enfermedad, tuberculosis pulmonar, trabajando constantemente mientras pudo sostener un lápiz entre sus manos. Dijo una vez que: «Parece venir el Sueño hacia mí rodeando mi lecho con guirnaldas.»

En una hermosa mañana del día 6 de mayo de 1862, el mundo en que tanto había gozado, se desvaneció tranquilamente y para siempre de sus ojos. Reposó ahora en los pequeños cerros del cementerio Sleepy Hollow. Emerson, Hawthorne y los Alcotts están en la misma elevación.

El día del entierro cerraron las escuelas. Los niños del pueblo, con los cuales se había encaminado a las colinas cercanas para recoger bayas silvestres, reunieron flores del campo que colocaron encima de su ataúd. Emerson, su gran amigo de muchos años, en la oración fúnebre, concluyó con estos pensamientos: «Había nacido para la más noble sociedad. En una corta vida agotó todas las posibilidades de este mundo. Doquiera haya conocimiento, virtud y belleza, encontrará él un hogar.»

LEE D UMBRAL (Trad. V. M.) Ira HOOVER

## Las cinco llaves que pueden abrir la puerta del bien común

Me refiero a las cinco formas de la energía humana que por derecho y ley naturales corresponden al hombre y tanto que transformador de las energías cósmicas manifestadas en el existir de la especie y de las fuerzas naturales: energías físicas, mentales, morales, prácticas y sociales, en la naturaleza y en el hombre. En nosotros priman el vigor y la salud, luego la inteligencia signo de cultura; también la voluntad y el carácter, la habilidad y la vocación, y finalmente el altruismo y la sociabilidad. Si los trabajadores tomáramos ejemplo de estas premisas, sería cuando podríamos emanciparnos junto con nuestros familiares, librándonos de la zampa capitalista y de los prejuicios políticos sociales que ayer, hoy y siempre nos sujetan y malogran la vida, «premiándonos» a veces con libertades figuradas: libertad de contrato (que en los países comunistas ya no se admite), derecho a voto, vanidades para la rama femenina y otras prerrogativas llevando el sello de la sujeción permanente.

Todo partido político y confesión religiosa aprovechan a la mujer para extender desde los hogares la educación falsa, pero suponéndonla a ella en estado de emancipación a fin de provocar en ella un equivocado concepto en la vida y la relación social. He aquí un aspecto importante de la lucha que nos incumbe, siendo doloroso comprobar como hombres de procedencia anarquista descuidan la presión burguesa y religiosa, con lo cual permiten que en sus propios hogares la inmisericordia de tendencias extrañas que sin tardar acabarán con la moral libre de que aquéllos estaban dotados.

O la mujer se sitúa en el rango social que le pertenece, o el porvenir de nuestros hijos — que es tanto como decir el de la especie — quedará comprometido en su esencia renovadora. La compañera, la hija, la hermana, intelectualmente deben estar a la par con los hombres, pues si ellas permanecen en la rutina, rutinaria será la sociedad de días próximos. Ellas no son menos que nosotros, verdad vieja que no nos cansaremos de repetir.

petr. No hay superioridad masculina, sino igualdad entre los seres de la especie humana. Son escasas las mujeres conocedoras de las ideas libertarias, y las que jóvenes se acercan a nosotros, parecen más interesadas en sacar marido que en aprender unas ideas que moralmente las emancipen. Está bien que el apareamiento se efectúe en donde sea, pero estaría mejor que las uniones realizadas en nuestro elemento dieran pie a la formación de hogares libres y emancipados de todo prejuicio.

Sembremos por doquiera la moral libertaria, unifiquemos el esfuerzo dinamante de los dos sexos, culturiémoslos y actuemos en verdaderos colectivistas y anarquistas poseedores de un ideal superior y de una práctica excelente; la de acción directa en todo lo que concierne a la emancipación total de los trabajadores, y por cuyo cometido cabal los que nos reclamamos de la C.N.T. no podemos establecer regateos ni diferencias.

MIAMI (EE. UU.).—Según noticias de Cuba, doce obreros electricistas han sido pasados por las armas por orden de la justicia castrista. De entre las víctimas recientes se dan los nombres de Oscar Mesa Mezquida,

Miguel FOZ

### DESPEDIDA

Han Ryner, no obstante sus momentos de amarga realidad, de amable escepticismo, o de pesimismo, como algunos dirán, parece tener una visión de mejor sociedad, y así expresa su optimismo: «Detenidos, como las corrientes fluviales en la época de los grandes lagos, muchos progresos inmóviles se acumulan, crecen y se encrespan siempre vencidos por la presión inquebrantable de las montañas. Nadie puede probar que el estancamiento sea eterno y que la inmovilidad exista siempre. Quizá pronto el agua sutil encontrará la grieta que la vista del hombre no sabe descubrir, o bien empujará una vena de tierra fluida. Y entonces insinúa su acometida, trabaja y se desliza. Oscuros esfuerzos ya vencedores que aún ignoramos. ¡Atención! La tierra se desliza, se desploma y corre como ola inesperada. Las rocas caen, se entorchocan, se rompen y se desmenuzan como gotas entre el torrente y la catarata.»

«Siempre que se dejen flotar sin fecha, todas las esperanzas son posibles y todos los nobles deseos son promesas.» Pero Han

# HAN RYNER visto por Costa Iscar

(Continuación y fin)

«El mundo mejor de los mejores mundos posibles», oh, sarcasmo, en el que se mezcla inteligencia y estupidez, bien y mal, alegría y dolor, calma y terror, valor y cobardía, paciencia infinita y crimen de sádica voluptuosidad, vida y muerte... ¿Quién necesita en realidad la loca jerarquía establecida entre los hombres? ¿Para qué esos apóstoles sublimes y burocráticos que predicaban la caridad y al mismo tiempo declaran que «todo poder emana de Dios?»

Causa divina, yo soy mejor que tú y, a veces, para consolarme de tus atrocidades, no dudo en soñar con un dios todo amor, a quien también llamo «Hijo del Hombre». Pero sé lo que quiero decir, pues no hago sino imaginar que los hombres, llegados, por fin, a ser humanos en gran cantidad, lograrán un día a crearlo... Y así lo invoco humanamente:

Hijo nuestro, que vives en algunos corazones y quizá en el vasto porvenir, que tu nombre no sea grato, que tu aspiración se cumpla, que tu voluntad, hecha como la de todos los hombres, penetre y humanice todas las cosas.

Que, gracias a ti, las manos unánimes y las sonrisas fraternales distribuyan a cada uno, cada día, el pan y la alegría de la existencia.»

Después de esta invocación al hijo herético que ha de nacer, Han Ryner prosigue:

«Para soñar una perfección actual, he adquirido una conciencia demasiado dolorosa en vista de los desórdenes del universo. Es al hijo a que deseo imitar, mi hijo, a quien atribuyo, engrandecido y consciente, todo lo que hay de bueno en mí. Lo creo a mi imagen, embellecida para que él me rehaga a la suya. Demasiado comprobada, la impotencia de los buenos se opone a que yo le atribuya poder, y sonriendo, para frenar las lágrimas, pongo en mis palabras una vaga, incierta, una lejana, una desesperante esperanza objetiva.

No es al padre a quien amamos, sino al hijo del hombre; no es la naturaleza, sino al hombre a quien yo amo. Mi ensueño

# ANTENA

### OTRO CATEDRÁTICO QUE DIMITE

MADRID.—Antonio Tovar, rector de la Universidad de Salamanca, ha pedido ser relevado de sus funciones de profesor de griego de la Universidad de Madrid en prueba de solidaridad con los cinco profesores que recientemente fueron sancionados por el Gobierno.

La decisión del profesor Tovar —que ha anunciado a sus amigos su propósito de salir de España—, parece ser en los Estados Unidos sigue a la del profesor José Varde de la Universidad de Barcelona que también renunció a su cátedra. En los medios intelectuales defensor de la estima que, en días sucesivos podían registrarse otras manifestaciones de solidaridad con los profesores sancionados.

### UN ABOGADO Y TRES SINDICALISTAS PROSECUTADOS

PARIS.—Según «Le Monde», los dirigentes sindicalistas y un abogado madrileño, que habían sido detenidos a fines de la semana anterior, han sido puestos en libertad condicional después de inculparse en un proceso de asociación ilícita. Se trata del abogado Manuel Fernández Montesino y de Jesús González Quesada, María No Nuero y Antonio Nogués. Compañeros en su día ante el Tribunal de Orden Público y pueden ser condenados a seis años de cárcel.

### GABRIEL PRADAL

PARIS.—El día 16 de septiembre falleció este personaje del exilio. Había sido director de «El Socialista» y de «Le Socialiste». Si en su profesión de arquitecto gozaba de merecido prestigio, era también un brillante escritor.

En lo político y en lo sindical había militado siempre en el Partido Socialista Obrero Español y en la Unión General de Trabajadores, desempeñando cargos directivos y aportando a dichas organizaciones una adhesión y entusiasmo constantes. Descanse en paz.

### MANIFESTACION EN BARCELONA

PARIS (OPE).—A «Le Monde» le comunican que más de mil personas se reunieron el pasado domingo en la capital catalana, «respondiendo al llamamiento de la oposición a fin de proclamar la adhesión del pueblo catalán a los ideales de libertad y justicia social y reclamar un Gobierno democrático surgido de elecciones libres».

Esta manifestación pacífica y silenciosa se ha desarrollado sin incidentes. La policía ha invitado a los pre-

sentes a que se retiraran y ha pedido la documentación a alguno de ellos.

### CAMBIO DE RUMBO COMENTADO

MADRID (OPE).—«Arriba» ha publicado un artículo de Adolfo Muñoz-Alonso, cuyo primer párrafo dice así: «Basta con eso? Con eso basta y sobra... el hombre por ser hombre ya lo es todo. Por ser hombre, así, sin adjetivos. De su alma y su carne bebe el viento, y por ser hombre el hombre, la luz no es un fantasma. El hombre porque es hombre, porque el hombre es un hombre, vale la pena de serlo.» ¿Valdrá la pena de ser hombre... con ciertos adjetivos?, nos preguntamos nosotros. El hombre falangista, por ejemplo, ¿vale la pena? El falangista se dio un himno, una camiseta, y se puso con el mayor celo y empeño a destruir toda idea discrepante y toda vida discrepante en sus conuñadanos, también como todos los nazis. Y ahora «Arriba» nos dice lo importante es el hombre. Mucho ha cambiado «Arriba» con los años, o con vistas al futuro.

### BRUTALIDAD SALAZARISTA

LISBOA.—Tras una detención de trece días han sido liberados los abogados portugueses de la familia Delgado, detenidos el 9 de septiembre en el lugar fronterizo de Caia, lindante con la provincia española de Badajoz, donde habían asistido a la inhumación de los restos del infortunado general y de su secretaria, igualmente inmolada por los esbirros de la FIDE. La «justicia» salazarista había acusado a dichos abogados de haber entrado en contacto con elementos de la oposición española a los efectos de una operación antidictatorial concertada entre españoles y portugueses.

### HUMOR ANARQUISTA?

LA HAYA.—Mientras la reina Juliana pronunciaba el 21 de septiembre el discurso del trono, nueve jóvenes distribuían por las calles de esta capital versiones totalmente diferentes de la peroración de la reina. Seguidamente la policía detuvo a los entrometidos sin que éstos opusieran otra resistencia que la sonrisa. En el discurso figurado e impreso se leía: «Yo, Juliana, reina de Holanda, habiéndome convertido al anarquismo, renuncio a mis funciones reales, símbolo de la autoridad nacional. Y abdicó en favor del Pueblo, único soberano, unido en la anarquía. Y lego mi cuantiosa fortuna al país, y abandono mis suntuosos palacios de Soestdijk, Amsterdam y La Haya a los holandeses mal alojados.»

### «RADIO EUZKADI» DE NUEVO EN EL AIRE

PARIS (OPE).—Radio Euzkadi, la emisora que durante tantos años —exactamente desde 1945 hasta 1965— estuvo al servicio de la Causa vasca, difundiendo diariamente noticias y comentarios para el pueblo vasco, ha vuelto a reanudar sus emisiones el 15 del mes pasado tras un período de pruebas de varias semanas, durante las cuales se han recibido noticias de diversas partes del mundo confirmando la buena recepción en este y otros continentes de sus emisiones. Radio Euzkadi ha iniciado su segunda etapa transmitiendo desde las nueve y media hasta las once y media de la noche en ondas de 19 y 21 metros de longitud.

### PLABRAS DE TIENRO GALVAN

Las sanciones adoptadas por el Gobierno español contra los profesores que habían intervenido en las reivindicaciones de los estudiantes presentadas el mes de febrero, actualizan, a mi modo de ver, de manera muy sombría no solamente para la oposición sino para todos los españoles, el más grave de los problemas que nuestro país tiene planteados: la lenta, pero inexorable reducción de la vida pública española al nivel vegetativo de una pasividad sin porvenir...»

«La oposición ha ofrecido su opción: la de la democracia que implica una forma de gobierno retasando las vagas promesas de una mayor alimentación. Para ello precisa ante todo evitar e stallar la tensión latente que existe entre el país y el Gobierno. La Universidad y las profesiones liberales son actualmente sistemáticamente maltratadas. Esta es la peor política que puede existir; llenos de buena voluntad patriótica sin límites, señalamos una vez más el peligro que acecha al país.»

### DESGRACIADAMENTE, LAS VÍCTIMAS SON DE TERCERA

MADRID.—Una de las últimas catástrofes ferroviarias de España —por que hay varias últimas— ha hecho decir a cierta crítica que la gravedad de algunos de estos accidentes se debe a los vagones de madera. En la del tren correo Almería-Madrid, que registró diez muertos y veintiseis heridos, parece que fue la debilidad de un vagón de tercera clase la causa de tanta muerte.

### SIGUEN FUSILANDO

MIAMI (EE. UU.).—Según noticias de Cuba, doce obreros electricistas han sido pasados por las armas por orden de la justicia castrista. De entre las víctimas recientes se dan los nombres de Oscar Mesa Mezquida,

Francisco Mirabén Genó, José Ramón Martínez y Manuel López. Anteriormente habían sido igualmente baleados los trabajadores del mismo ramo, William le Santi, Julio Castillejo, Luis Méndez, Julio Arencibia, José Borrás, Francisco Fernández, Omar Guerra y Olga Fernández Canizares.

### LISBOA.—Tras una detención de

trece días han sido liberados los abogados portugueses de la familia Delgado, detenidos el 9 de septiembre en el lugar fronterizo de Caia, lindante con la provincia española de Badajoz, donde habían asistido a la inhumación de los restos del infortunado general y de su secretaria, igualmente inmolada por los esbirros de la FIDE. La «justicia» salazarista había acusado a dichos abogados de haber entrado en contacto con elementos de la oposición española a los efectos de una operación antidictatorial concertada entre españoles y portugueses.

### HUMOR ANARQUISTA?

LA HAYA.—Mientras la reina Juliana pronunciaba el 21 de septiembre el discurso del trono, nueve jóvenes distribuían por las calles de esta capital versiones totalmente diferentes de la peroración de la reina. Seguidamente la policía detuvo a los entrometidos sin que éstos opusieran otra resistencia que la sonrisa. En el discurso figurado e impreso se leía: «Yo, Juliana, reina de Holanda, habiéndome convertido al anarquismo, renuncio a mis funciones reales, símbolo de la autoridad nacional. Y abdicó en favor del Pueblo, único soberano, unido en la anarquía. Y lego mi cuantiosa fortuna al país, y abandono mis suntuosos palacios de Soestdijk, Amsterdam y La Haya a los holandeses mal alojados.»

### EL ABAD ESCARRE, DE NUEVO

PARIS.—En unas declaraciones publicadas en «Le Figaro», a Dom Escarre le parece reparar un estado de evolución «europeista» en España; que el obrero español trabaja horas excesivas para atrapar el «standings» de vida común al obrero europeo en jornada normal; cree en la justicia, en la verdad, en la libertad, en la fraternidad humana y en la democracia... cristianizada.

Acercado del problema político catalán, opina: «Cataluña posee su cultura, sus leyes y costumbres, su lengua, su historia, lo que le da, sin réplica posible, una personalidad étnica de primer orden, problema que exige solución adecuada. Terminó deseando la reunión sincera y fraternal de todos los conductos políticos de España para liquidar la pesadilla de la guerra civil.»

### LO CELEBRAMOS

PARIS.—El compañero Alain Pecunia, condenado en España por delito antifascista, ha recobrado la libertad. Igual fortuna les deseamos a sus compañeros de proceso, así como al compañero Chrystie.

### de Felipe Alaiz

«Quinet», tomo I. «Tipos Españoles», t. II y III. 19,00 francos los 3 volúmenes.

# COMUNICADOS

### F. L. DE ROANNE

Convoca a todos sus afiliados a la Asamblea que se celebrará el domingo día 3 del mes de octubre a las nueve y media de la mañana en nuestro local social.

### F. L. DE MONTAUBAN

Convoca a asamblea general, el próximo domingo 3 de octubre a las nueve y media de la mañana, en el Café de la Comedia. Importante orden del día.

### F. L. DE PERPIGNAN

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el día 3 del próximo mes de octubre en el sitio de costumbre, a las nueve de la mañana.

### F. L. DE OULLINS

Recordamos a los compañeros de esta F. L., que el domingo, 3 de octubre, a las nueve horas precisas, tendremos reunión de información sobre el Congreso.

### F. L. DE IVRY

Anuncia asamblea general para el domingo día 3 de octubre, al lugar y hora habituales.

### F. L. DE PARIS

Asamblea para el domingo día 3 de octubre, a las nueve en punto de la mañana.

### F. L. DE MARSELLA

Anuncia reunión general para el 17 de octubre, a las nueve y media de la mañana, en el 12 de la calle Pavillon.

### ADMINISTRATIVAS

—Por habernos sido devueltas las cartas enviadas, interesa direcciones de: Enrique Pérez, Paris (11); Lázaro de la Torre, Melun (S. y M.); Rafael Mora, de Hussen-Dey (Argelia); José Pérez Roca, de Ax-les-Thermes (Ariège).

—A. Cañizar, Dreux (E. et L.) Recibido giro 25 frs. «C. S.» hasta 31-12-65.

—Ferrero, Nîmes. Giro 20 frs. para el año 65. Para abonar hasta el 31-12-65, faltan 5 frs.

—Francisco Moreno, Gardanne (B. du Rh.) Lo recibido por León debe ser un extravío. Ambos téndis pagado hasta 30-6-65. Último giro, 24-2-65. J. Hirald, Marsella. Recibido giro 18,50 frs. Pago «C. S.» y «Umbra» hasta 31-12-65.

—Pablo Serrador, Mios (Gironde). Tu giro apareció en las listas del mes de agosto. Recibido y dado para la publicación a su tiempo.

—Mariano Sanjuán, Púmel (L. et Gne.) Giro 37 frs, 19-7-65. Pago «C. S.» y «Umbra» hasta 31-12-65. Giro Campoy, 30-8-65. Paga también todo el año ambas publicaciones.

—T. Gibanel, Preaux (S. et M.) Hemos como indicas si este es tu deseo.

—Jazmin Ordóñez, Razés (Aude). Giro 10 frs. el 9-8-63 y no el 17 pagando el envío. Arreglado caso gracias a tu aclaración. —Leocadio Cuella, Vizille (Isère). Recibido giro 16 frs. Pagas «Umbra» 31-12-65. Para pagar «C. S.» misma fecha faltan 3 frs.

## S.I.A. Calendario 1966

Tenemos la satisfacción de anunciar que se está ya efectuando la edición del Calendario de S.I.A. para 1966. Continuando en el esfuerzo de propaganda de S.I.A., esperamos no desmerecerá en nada de los ya aparecidos, obteniendo el sufragio de todos cuantos fielmente lo adquieren cada año.

El destinado a 1966 se dedica integralmente al mar. Los textos han sido redactados por el compañero Vicente Artés y son un estudio documentado de todo cuanto al mar afecta. Lo mismo desde el punto de vista histórico que científico, es un documento acabado, que será útil, agradable e instructivo para todos.

Correspondiendo al deseo expresado por algunas secciones de S.I.A., para el año 1966 aparecerán consignadas mensualmente todas las fases de la luna, así como los eclipses y demás fenómenos naturales. Para ello hemos obtenido el concurso del Observatorio Meteorológico de París.

Bajo el punto de vista gráfico, el Calendario de S.I.A. para 1966 contendrá doce fotografías de diferentes puertos y paisajes marítimos. Hay en él aspectos y paisajes del mar y de la vida marina de numerosos países.

CONSEJO NACIONAL DE S.I.A.

## Servicio de librería

Nuestras Ediciones	Francos	Antologías Universales (Amor y Amistad, Cultura y Civilización, La Libertad, La Religión), García Brián... vol. 5 00
«Crónica de un revolucionario», Dr. Vallina.....	2 80	
«Conversiones» Libertarias, J. Ferrer.....	1 50	
«El discurso del hombre libre», F. Moro.....	1 00	
«Salvador Seguí».....	3 50	
«El Poseedor Romano», Anselmo Lorenzo.....	1 00	
«Don Quijote de Alcalá», José María Puyol.....	1 50	
«La Revolución Desconocida», Voline.....	15 00	

### CRONICA DE UN REVOLUCIONARIO DE UN REVOLUCIONARIO

Con trazos de la vida de FERMIN SALVOCHEA por Pedro VALLINA. Precio: 2,80 NF. en esta Adminis.

### LIBROS ESPECIALMENTE RECOMENDADOS

G. Woodcock - I. Avakounitch: Pierre Kropotkine, le prince anarchiste.....	3,50
Francis Rusell: L'Affaire Sacco-Vanzetti.....	24,70
Gilbert Guillaume: André Mahé, L'épopée de la révolution (le roman vrai d'un siècle d'anarchie).....	25,00
Han Ryner: J'ai nom Eliacin.....	7,50
Les grandes fleurs du désert.....	7,50
André Lorulot: Pourquoi je suis athée.....	9,50
Sol Ferrer: Francisco Ferrer.....	15,00
Henri de Montherland: Le chaos et la nuit.....	12,00
Sebastien Faure: Mon communisme.....	7,50
Propos subversifs.....	7,50
Mon opinion sur Dieu.....	2,50
Albert Camus: L'homme révolté.....	14,00
E. Armand: Sa vie, sa pensée, son œuvre.....	15,00
Bernard Clavel: L'espagnol.....	13,50
Jacques Bureau: Trois pierres chaudes en Espagne.....	8,40
Armand Lanau: Quand la mer se retire.....	12,30
«Révolution et Régession», Rucker.....	18,00
«Sistema de las contradicciones económicas», Proudhon.....	18,00
«Nacionalismo y Cultura», Rucker.....	15,00
Gaston Léval: L'indispensable révolution.....	5,00
Nicolas Stoïnov: Un centenaire burgare vous parle.....	8,50
Pedidos a Roque Llop, 24 C rue Ste. Marthe, Paris (XI), C/P 1350756, Paris.	

Le Gerant responsable YVES OBGUEF

Imprimerie des Gondoles 4 et 6, rue Chevruil Choisy-le-Rol (Seine)

# O la epidemia de las guerras

MIENTRAS haya fronteras habrá guerras. Mientras haya patrias habrá fronteras. Esta prescripción es de signo viejo, dice que anticuado. Pero su verdad sigue immanente. Su fondo permanece indelible.

En régimen social burgués las guerras se suceden como en tiempos del feudalismo, de las autocracias, y de las democracias. Intervienen los sistemas socialdemócratas y comunistas, la modernidad marxista no ha conseguido nada absolutamente para la paz de los pueblos. Humanitariamente, el marxismo, como la democracia capitalista, ha sido un fracaso. Las prácticas bestiales de nuestros ancestros siguen habiendo razón.

El comunismo, ampliamente establecido en el oriente europeo y en gran parte del Asia, podía ofrecer una esperanza de equilibrio pacista, sea por presión contra las empresas marciales del mundo viejo, sea por la característica internacionalista y moral de sus principios, o por ambas cosas a la vez. Ahora, ya no queda esperanza. Al día siguiente de la derrota del hitlerismo, del mousolinismo y del tojismo, apareció encrespada la preocupación de una guerra U.R.S.S.-E.E.U.U., dos países únicos — entonces — en poseer la bomba A. Ahora poseen la H, ya seguidos a distancia por Francia, Inglaterra y China.

Lo más visible de esta actualidad mundial enmarañada es la disidencia aparecida entre países comunistas, cuando se está lejos de haber desarmado los humos militaristas del capitalismo, convenido en llamar imperialista. ¿Qué ocurre, pues, entre las patrias del proletariado? Pues que se disputan, interiormente, territorios oprimidos, irredentos, exactamente igual que lo hacen las patrias burguesas. El virus patriótico ha prendido fácilmente en China y Rumanía, principalmente, mientras en Rusia roja está enfermedad militarista no ha cesado de tener auge. China ambiciona la Siberia hace cien años, y Rumanía reclama a los Soviets la Besarabia. Incomprendible. Siendo estos países comunistas-leninistas, y sedicentemente internacionalistas y pacifistas, ¿cómo no logran ponerse

de acuerdo disolviendo sin más las fronteras establecidas por el vaivén militarista de tiempos caudales? ¿Cómo conseguirán aleccionar estos países comunistas y, sin embargo, redentistas e irredentistas, al mundo liberal que en Europa y América trata de hacerles la competencia?

El daño del comunismo ha sido la quiebra del principio socialista y la adaptación a los vicios burgueses, más la aceptación de la masa tal cual es, es decir, poseedora de todos los defectos aprendidos de los regímenes desaparecidos. Un soldado no es jamás un ciudadano libre, un lono no es nunca un compañero optando de sí propio un rebaño no es ni será jamás un pueblo consciente. Entonces las jefaturas comunistas quedan constreñidas, sujetas, a desarrollar su sistema cada vez más de acuerdo con los ejemplos que ofrece el combatido capitalismo.

La aceptación de fronteras incluso entre países dichos socialistas, y la formación de grandes ejércitos que tanto pueden servir para combatir al enemigo capitalista como al supuesto amigo socialista, es la prueba más fehaciente del descrédito del comunismo estatal que en la época presente tanto ruido promueve... y que tanto lo ata a los acontecimientos triviales, anodinos, de pueblos atrasados. Ahora mismo,

en ocasión de una disputa racial entre dos pueblos asiáticos, Indostán y Pakistán, la China comunista alinea sus cañones en favor de los pakistaneses, mientras la U.R.S.S. — hermana natural de la China, alude a su bomba nuclear para satisfacción de los indios. Norteamérica, concurrente capitalista en los asuntos extra-americanos, en esta ocasión ha ofrecido el aparentemente extraño espectáculo de coincidir con los soviets para detener el empuje de los hijos del Celeste Imperio, hoy teñidos de rojo.

¿Qué ocurrirá, tras ese fajo de enormes y peligrosas contradicciones? De momento la misera paz que en el mundo gozamos no ha sido rota en gracia a la marcha atrás de los chinos, en los cuales reaparece de nuevo — dicho el peligro amarillito — el gengiskanismo. Pero, ¿qué designio le aguarda a la humanidad con tanta ambición patriótica, con tanta avidez de territorios, y con la bomba H diseminada en cinco países, por ahora?

El mal de los pueblos es que desconocen el verdadero internacionalismo al cual acudirán, tal vez, cuando una nueva e inmensa hecatombe guerrera haya asolado nuevamente al universo humano. ¡Hay que ver, una vez más, lo inmensa que es nuestra minúscula Asociación Internacional de Trabajadores!

**SIGLO SOCIAL**  
39, rue de la Tour d'Auvergne  
Paris, IX<sup>e</sup> - Tél. : TRU. 18-44

Administration  
**BORIANO J.**  
Fontenay-sous-Bois (Seine)  
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS  
Six mois : 13 F.  
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X<sup>e</sup>  
Tél. BOT. 22-02  
Tél. Imprimerie : BEL. 37-73

**Confederación Nacional del Trabajo**

Reunión inmensa de trabajadores para la transformación de España en sociedad libre e igualitaria. Finalidad comunista libertaria por encima de los intereses político-estatales. Garantía y crédito de conquista mediante el esfuerzo del trabajador para el trabajador mismo. Nada de intervenciones parásitas, nada de líderes, siempre al margen de tergiversaciones y confusionismos. Posición clara, franca, recta y objetiva, sin la cual no hay C. N. T. posible.

# COMBAT

## SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

# CRÓNICA INTERNACIONAL

por GREGORIO QUINTANA

**DE LO NUESTRO**

OMAMOS del *Boletín Interno* de la F. A. Italiana, número 8, septiembre 1965, un informe acerca del reciente Congreso nacional de los anarquistas suecos, que tuvo lugar en Gutemburgo en los días 12 y 13 de junio. El compañero Umberto Marzocchi, secretario de relaciones internacionales de la F. A. Italiana, se excusa por el retardo con que aparece tal informe. Por nuestra parte, agradeceremos al compañero Marzocchi la oportunidad que nos brinda de transmitir tal informe a la prensa española. He aquí lo que comunica el compañero Leonardo Bogazzi, delegado italiano al congreso sueco:

«El congreso de los anarquistas suecos se desarrolló en una atmósfera de fraterna cordialidad. Se hallaban presentes los delegados de varias localidades de Suecia, un delegado sueco, y yo por Italia. Llegaron saludos de la F. A. Francesa, del grupo italiano de Marsella, de la F. A. Italiana y de los grupos anarquistas de Londres.

» Acto seguido a los informes presentados por los delegados, se inició el debate entorno a la situación de «Brand», que cumple sus sesenta años como portavoz de los anarquistas suecos. Se aceptaron proposiciones acerca de mejoras técnicas que beneficiaran a la publicación.

» El compañero R. Rodlund ofreció amplio informe sobre la situación del movimiento anarquista internacional. Interviene en el debate para aclarar en cuanto a las relaciones de la F. A. Italiana con el secretariado internacional designado en la conferencia de Buckenbourg (Alemania), teniendo en cuenta lo que entonces publicó *Umanità Nova*. Sobre este punto se tomó la siguiente resolución:

» El congreso de la F. A. Sueca, realizado en Gutemburgo en los días 12 y 13 de junio, discutió entre otras cosas, acerca de la conveniencia de intensificar los contactos internacionales. Expresa su deseo de que, a través de lo convenido en la conferencia de Buckenbourg, con referencia a la creación del secretariado internacional, se logre suscitar y mantener «Tierra y Libertad» subgrupos de movimientos anarquistas del mundo. La Federación Sueca saluda al secretariado y envía 200 coronas para contribuir a la publicación de un Boletín.»

» Se discutieron además varias mociones de carácter interno. Los congresistas decidieron que con anterioridad a cada Congreso se establezca un plan de actividades a proponer a la discusión de los delegados.»

Leonardo Bogazzi.

Por su parte, *Tierra y Libertad* de México, agosto 1965, se refiere a la S.A.C., organización anarco-sindicalista sueca. Después de referirse a las desavenencias producidas entre la S.A.C. y la A.I.T., a raíz de la escisión hoy en parte superada de la C.N.T. española (lo que sitúa a la S.A.C. como «automarginada» de la A.I.T.), *Tierra y Libertad* subraya que con el ánimo de muchos militantes, tanto de la C.N.T. como de la S.A.C., anida el deseo sincero de ver a los anarco-sindicalistas suecos reincorporarse en el seno de la herencia de la Primera Internacional de los Trabajadores. A continuación se ofrecen cifras en cuanto a la situación orgánica progresiva de la S.A.C. en la que, de 1930 a 1960, se produjo un descenso grave de 40.000 afiliados se llegó a 17.000. Ahora bien, con *Tierra y Libertad*, de allí nos indican, en carta reciente, que cada vez hay más y más adhesiones nuevas. No de anarquistas, bien entendido (sic), sino obreros y empleados que están hartos del centralismo y conformismo socialistas. Esto ya es algo, la S.A.C., que tenía 16.000 afiliados hace seis años, tiene hoy

más de 21.000. En un país tan bien ordenado y tan perfecto, esto es interesante.

Continúa *Tierra y Libertad* con su espíritu conciliador y conjugador de voluntades, ofreciendo alentadores esperanzas, para un nuevo y promisor entendimiento entre la S.A.C., la A.I.T. y el movimiento libertario internacional.

**EL MUNDO EN VILO**

Las Naciones Unidas se estiman victoriosas ante lo que creen resultado de «sus recomendaciones», en lo que respecta al conflicto chino-indo-pakistaní. A nuestro juicio pesó menos en la balanza hindú la conminatoria decisión del Consejo de Seguridad, que la amenaza china amasada a sus fronteras. En efecto, el retiro de las fuerzas hindúes de la frontera con Sikkim, dio el tono a la suspensión de actividades en Cachemira, donde, si se creen las informaciones de los comunicados de guerra, las tropas de Nueva Delhi lograron poner en jaque y en serio trance a las de Rawalpindi.

Sea lo que fuere, ni chinos, ni hindúes, ni pakistaníes y ni siquiera el Consejo de Seguridad, consultaron ni tuvieron en cuenta los deseos de los atribulados habitantes de Cachemira, víctimas de los apetitos desbordados de sus vecinos nacionalistas. Interochinos, desintegrados por pactos aún no concluidos, forzados a sufrir las pretensiones integracionistas de unos y otros, todo porque su tierra es fértil, más semejante a un eden propio a ensueños idílicos, que a terreno hostil en el que se enfrentan y se matan los hermanos conacionales de ayer.

Los pakistaníes creen ganada la partida si se pone en práctica el cantado derecho a la autodeterminación mediante convocación de un plebiscito. Afirman que la mayoría de la población es musulmana y que votará por su integración a Pakistán. En cuanto a los «pacifistas» hindúes, no admiten la idea de tal plebiscito y conceden derecho de «voto» a las armas, acusando a los otros de agresión...

«¿Qué pito toca China en este juego...? Pakistán se asustó tanto como la India del ultimatum chino. Pakistán declaró respaldadamente que «kein» no consultó a nadie, y que prosigue su política propia. Todo da a pensar que China aprovecha el rol revuelto de las situaciones para pescar... ¿qué se diría...? Paecerá idiota la cosa, pero de concierto con esta situación apareció en el seno de las Naciones Unidas la proposición formal de que se invite a China popular a ocupar la plaza que le corresponde en el seno de las Naciones Unidas... Rusia, todo y manteniéndose en reserva, apoya la proposición diciendo que China nacionalista está allí de más. Pero un grupo de once países «no alineados», fuerzan la marcha al socaire de los acontecimientos... Estados Unidos, con su ceguera olímpica, acepta discutir el problema, pero considera de antemano que China no tiene nada que hacer allí, y que la República de Tchang Kai-shek, miembro fundador de las Naciones Unidas, es la «única China» que tiene derecho a la palabra.

«Los Estados Unidos se mantienen en su lógica propia. ¿Pero dónde queda la lógica de Mao Tse Tung? China popular niega constantemente a las Naciones Unidas el derecho a opinar, discutir e intervenir en todos los actuales conflictos en los que China interviene o desea intervenir, desde Vietnam a Cachemira. Y, por otra parte, emplea todos los procedimientos, directos e indirectos para ingresar en el organismo que vituperar y niega... Y desconoce... Ya sabemos que no hay mayor chanchullo que el de la política. Y los chanchulleros chinos han ganado un buen punto en toda esta olla más que podrida.

# DISCOS

—¿Qué lo repita... hasta que lo aprenda!

Esta voz dirigida al payaso inhábil habremos de darla para nosotros, payasos todos, y yo en primera fila para que nadie se sienta desmerecido.

Para evitar contacto de sexos, el teatro católico fue dispuesto «solo para hombres» a modo de específico moralista. ¿Resultado de la medida? Nada brillante. Los curas en su escena tuvieron que utilizar inventadas para suplir a las damas.

No es un símil, sino triste verdad, para la Iglesia. Los laicos no estamos en el mismo caso por carencia de preceptos, así de ridículos. Pero a veces nos inclinamos por lo socialmente aberrante, estableciendo separación política de sexos, de edades y... de peinados.

Yo creía en la ventaja castellana de darte un mamorro a uno y exigirte, acto seguido, que respetara más canas. Pues ya no hay tal. Tener años, y descoloración de pelo, implica delito de haber nacido demasiado pronto, con obligación de aceptar regalo eterno. No había suficientes leyes penales, y ahí tenemos esa represora del individuo cobijado, escondido, debajo una mata de pelo blanco.

Si esa tesis lequieya llega a imponerse, así como las mujeres deben organizarse distintamente de los hombres y los jóvenes diferente de los ancianos, llegará igualmente la distinción legal de los pelicostarios, los pelineros, los pelirrubios, los peliaguos, y los pelimazorca, grupos humanos que deberán agruparse por colores en la ya complicada división

de característas de sexo y edades.

Pero, ¿es que el tinte capilar —pre siempre el mismo— en un bolsillo de americana, lo tanto gran afecto en los salones de baile, Pero Raposo, por ingenio de versos, le sustrajo dos novias al Botoluciente que explica.

Los jóvenes de Marina Saca sabían todo de su pueblo, y si no sabían nada lo ignoraban, todo. ¿Para qué consultar a los viejos? De color blanco pintan las paredes del asilo, el mismo tinte de las cabezas nevadas...

Pero, de aquí cien años todos calvos, como dice el refrán...

# LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

## DEL CONFESIONARIO AL TALLER

A hegemonía, la nefasta influencia que tuvo la Iglesia siglos atrás particularmente en el ambiente popular, entre los trabajadores, es evidente que ha experimentado un considerable descenso, sobre todo en aquellos países que, como Francia, no carecen de las más elementales libertades cívicas. Por ello, el Vaticano se desvía en lo de buscar posibles zonas de influencia. Le interesa el ganar prosélitos en el seno de la clase trabajadora, por lo que ella representa o puede representar, en tanto que fuerza social en cada país.

Si que les amilanen los fracasos, no cesa la Iglesia en ver la manera más apropiada para conseguir sus finalidades. Ensayo una forma, proyecta otra. Es tenaz. Comprobando que la gran mayoría de trabajadores viven al margen de las prácticas religiosas, desentendiéndose de misas y sermones, entonces, ponen en práctica el aforismo oriental que reza: «Ya que la montaña no viene a mí, iré yo a la montaña», ha buscado obrar en consecuencia.

Conocido es el ensayo de catequización empleado a base de los llamados «sacerdotes-obreros», jóvenes tonterados, destacados en fábricas, talleres y en el campo, con la misión de alternar en el trabajo con los productores, haciendo vida común con el plan de ir encanuzándose hacia el camino de las prácticas religiosas prestadas por la Iglesia. Mas, a poco de poner en ejecución tal procedimiento, las jerarquías eclesásticas sabemos que pusieron freno a la iniciativa, ordenando a los curas dejaran la ropa de trabajo para ponerse de nuevo la sotana y volver a las sacristías. El Vaticano se percató del fracaso de la iniciativa.

Le ocurrió a la Iglesia en lo relativo a los «sacerdotes-obreros» aquello de mandar a su gente por lana y salir trasquilados. Por así decir, en vez de captar, no pocos fueron captados. Buen número de sacerdotes, que nada conocían del problema social, se volvieron de espaldas a la Iglesia y a su labor de domesticación en favor del capitalismo, para abrazar la causa emancipadora de los obreros en general. Conocieron una realidad que los estudios del seminario no les había permitido ver. Condenaron el hipócrita proceder clerical consistente en predicar la resignación a los humildes de fortuna, prometiéndoles todo suerte de favores, pero, después de la muerte!...

Fracasado en sus tres cuartas partes un primer ensayo, ahora se trata de ver los resultados de una intervención más restringida dentro del ambiente proletario. Los nuevos «sacerdotes-obreros» alternarán solamente durante ciertas horas con los trabajadores, para volver después al redil, o sea a la Iglesia de la cual de

## EN TORNO A LA VIOLENCIA

pendan, Y, por supuesto, sometidos a un estrecho control por parte de las jerarquías eclesásticas, con el supervisado del Vaticano.

Es de esperar que la Iglesia, obtenga de ello un nuevo fracaso. De no ser así habría que convenir que no solamente el cangrejo es animal con predisposición en lo de andar hacia atrás...

## AMIGOS DE BEETHOVEN

Ya las primeras ráfagas del viento otoñal van desprendiendo del arbolado hojas amarillentas que se deslizan por el suelo húmedo de los pasos. Concluyen, transcurrido ya el verano, los conciertos, los recitales, los festi-

## AL SILIGISMO ENTRAÑANDO UNA APRECIACIÓN ENCUADRADA EN LA PURA LÓGICA,

entonces no cabe más solución que defender con el uso de la violencia a lo que con violencia se pretenda imponer. Contra aquellos que, rechazando la fuerza de la razón, usan sistemáticamente la razón de la fuerza, cabe aún y con todo el no patrocinarla violencia, hacer uso de ella. Y es lo que se ha hecho muchas veces por parte de los libertarios.

—No —ilustró el Figaro escoteño—. Donde irá es el suelo.

La cabellera de Puig ya está allí, junto con su propietario. La de mí íntimo aún aguieta, y que por muchos años.

Pero todas las cabelleras caen así, sin respetar sexos ni edades. Cosméticas, brillantinas y perifloradas, todo pierde su lustre, y eso lo entiendan con la vanidad humana.

«¿Que no vote desmerecer la vida? ¡Indudablemente!»

Siempre que sea vivida, desistada, con lealtad y estima para los semejantes, que lo son de uno a cien o más años, con matices signo de naturaleza.

De esa naturaleza a la que no escapa nadie, ni los pintureros.

—De blanco, eso irá a lo azul.

(Termina en la pág. 2.)

# Regreso de España (1)

A CABO de llegar de España. Cosa sin originalidad aparente. Al parecer, éramos allí unos siete millones de franceses. Nos seguíamos en las carreteras, y fue el caso de una familia de la Sarthe (matriculada 72) que encontré cinco veces, por lo menos. La primera fue en el llano abrasado de Castilla en la hora del refrigerio. De largo tiempo buscábamos una sombra reparadora, terminando por encontrarla muy clara en el fondo de un riachuelo disecado. Nuestros sarthinos ya estaban allí. Por la tarde los vimos en el museo de Valladolid, y por la noche en una mesa del hotel muy cercana a la nuestra. Al día siguiente coincidimos, en Salamanca, en el café de la Plaza Mayor, y a la mañana subsiguiente aún nos reencuentramos en el convento de los Dominicos. Terminamos por separarnos, en cada nueva ocasión, con un estallido de risa, si bien nos sentíamos algo ridículos. Buscábamos a Don Quijote con su escudillo Rocante, y nos encontrábamos a nosotros mismos viajando en coches confortables.

«¿Cuánto francés en España! Nos dejábamos por demasiado. Solamente se veía a franceses. Llenábamos los hoteles, los cafés de las plazas, las iglesias, los museos, los conventos, y en más de una ocasión percibí que los españoles estaban casi hartos de nosotros. Por mi parte, me sentía rico, volgado, americano, acabando por sentirme incómodo con tantas pesetas en los bolsillos, cuando la gente del país dispone de tan pocas. Y, a buen seguro, nuestra moneda empujaba al comercio español, asegurando a unos algún provecho, e induciendo a la gente pobre a que se quejara de que nuestra presencia hacía

disco-boleo



Ignoro si volveré a ella. En todo caso aguardaré que sea más próspera y feliz. De regreso de Marruecos atravesé España en 1949, y ya no la había visto más. Ahora la he encontrado algo cambiada; las carreteras son mejores. Hay, también, algunas cosas muy bonitas. La España turística es un gran decorado de teatro y lástima que el entre bastidores sea tan triste. Con frecuencia la misma pobreza reaparece. Como cuando años atrás, mujeres ancianas venden cigarrillos a tanto la pieza, y el comprador parte un cigarrillo en dos pedacitos para ofrecer una de las mitades a un compañero. Por todo pesa la obsesión de sentirse vigilado, apareciendo claro que este pueblo, maravillosamente arrogante, no es un pueblo reconciliado. Existen demasiadas

cosas de las cuales el ciudadano no osa hablar, y en la faz del mismo el recelo denota una fuerte de miedo. Pero ocupémonos de nuestros placeres. Yo me he pasado agradablemente en Salamanca, la ciudad de Unamuno. Vi sus iglesias y las grandes y sombrías salas de su añosa Universidad, consagradas a diversas enseñanzas tradicionales, a la elocuencia, al derecho canónico, al derecho civil... La más antigua, la más grande y noble España está aquí. Sobre las puertas de dichas salas he podido leer dos inscripciones latinas. He aquí, aproximadamente lo que expresan: «Eloquentia, A la elocuencia; Para que los sentimientos secretos del alma puedan ser expresados abundantemente y con belleza; merced al vehículo del idioma; y para que la seriedad de las musas sea temperada por la dulzura de una sabia palabra, el Senado de la villa ha abierto esta escuela.» «Juri civili, Al Derecho civil: Para que los que mandan consigan bien administrar la cosa pública y componer correctamente entre ellos las preocupaciones de los hombres; porque ellos tomen a pecho la libertad y la justicia, el Senado de la villa ha dispuesto que en este lugar la juventud sea formada según la sabiduría de sus ancestros.»

«Faltaba que, al regresar a Francia, me enterara de la revocación de tres grandes profesores universitarios de Madrid y Salamanca?

# «Umbral»

Sumario del número 48:

Fontaura: DOLOR, ESPERANZA Y LEALTAD DE SIMONE WEIL.

Un lector de UMBRAL: ALFONSO VIDAL Y PLANAS.

Pedro Kropotkin: LA ETICA DE GUYAU.

Leoncio Pérez: LA NOVELA QUE NO SE HA ESCRITO.

Mastieno: HERALDOS Y FORJADORES: GALDOS EN EL RUEDO BERICO.

José Viadiu: ADALIDES DE LA LIBERTAD. JOSE NAKENS.

J. Guiraud: XV CONCIERTO PAU CASALS EN PRADES.

Fabio Luz (hijo): FABIO LUZ, ESCRITOR Y HUMANISTA.

J. Sevilla: LA CIENCIA EN EGIPTO EN TIEMPO DE LOS FARAONES.

Ignacio Silone: MARTIN BUBER.

A. Machado, José A. Goytisolo, Jorge Guillén, León Felipe, Miguel Hernández: POESIAS.

Cosme Paules, Abarrategui, J. Américo Prest, Ramón Serón: POESIAS.

Julio Estrada: HEM DAY, EL INCANSABLE.

Juan Ferrer: EL PROBLEMA DE LA INMIGRACION EN CATALUNA.

Victor Hugo: CARTA A ESPAÑA.

Noticiero, avisos, libros, fotografías y grabados alusivos.

En el n.º 48: «Alfonso Vidal y Planas», por Eduardo Zamacois.

UMBRAL Revista de y para el exilio español desperdigado por el orbe. Escriben en ella magníficas plumas del mundo liberal y libertario. La leen magníficos luchadores por la libertad de España, se la leen en centros docentes de la América Latina, y la leen buenos elementos radicados en la propia España. La libertad no sólo se defiende a balazos, compañero.



(1) Notable impresión de viaje que traducimos de «Le Figaro» de París, (22-9-65).